

FANES DE CAROTTES

un blogzine de (science) fiction

<http://fanesdecarottes.canalblog.com>

Fanes d'avril 2008

N°7

Le Fanzine du Blogzine

Chaque mois, pendant 1 an,
gagner un fan-art !

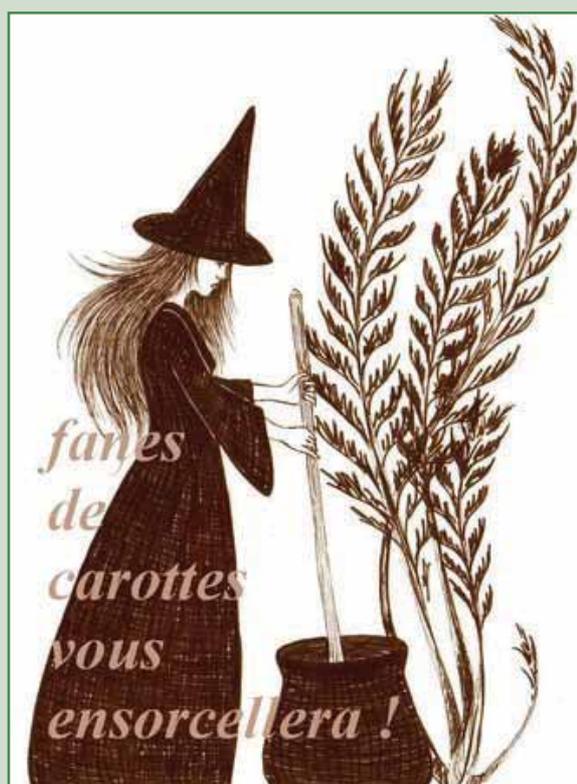
Série limitée, de douze exemplaires, réalisée
par Josefa.

Pour les gagner rien de plus simple, devenez
lecteur du blogzine !

Rendez-vous sur le blog :

<http://fanesdecarottes.canalblog.com> et
laissez-nous des commentaires, dont un sur
un fan-art encore disponible.

@ bientôt !





Edito

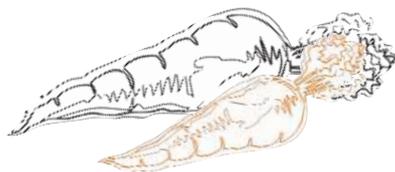
Derrière le miroir ou au fond de vos rêves, qui est caché ? Jumeau, double idéal ou âme damnée ?

Brrr, répond le chevalier JohnJohn, indigne descendant de Lancelot et de Don Quichotte ; ce mois-ci, dans Fanes de carottes, suivez les aventures trépidantes du chevalier qui a peur de son ombre.

Cependant que sur la planète marécageuse, nos trois cosmonautes pataugent ... au gré des aventures que vous leur imposez, puisque le destin de Krill, Zong et Wally, c'est vous, lecteurs, qui l'avez entre les mains...

Et quand ce ne sont pas des lecteurs cruels qui vous plongent dans des situations délicates, ça peut être tout simplement la sonnerie du réveil, le jour de de votre anniversaire par exemple...

Avril donc, mois des doubles, rêvés, oubliés, ridicules... à vous de vous y retrouver !



Sommaire

Edito	p. 2
Courrier des lecteurs	p. 2
Jumeaux et doubles	p. 3
Feuilleton du dimanche (dont vous êtes le héros) p.	5
<i>Nouveau monde</i> (parties 5 à 7 - FIN)	
Dictionnaire illustré de la SFFF	p. 11
De l'autre côté de minuit ?	p. 12
Petit jeu du Robot	p. 18
Feuilleton du dimanche « Matins anachroniques » p.	24
<i>Joyeux anniversaire, Georges</i> (partie 1 - à suivre)	
Le défi au fanes (le feuilleton vu autrement) .	p. 25
Les auteurs d'avril	p. 26
Mode d'emploi - Glossaire	p. 28
Appels permanents	p. 28



Courrier des lecteurs

E
N

A
V
R
I
L
,

N
O
U
S

A
V
O
N
S

T
I
R
É

S
U
R

D
E
S

F
I
L
S

.



Gaston, 1492

Annick Bott

« Gaston, gros couillon ! Plus vite ! Si tu roupilles comme ça, on n'finira pas c'te pièce avant la nuit. Secoue-toi les puces, fainéant ! »

Gros couillon, c'est son nom depuis l'école primaire. Il n'y fait même plus attention, alors il ne dit rien ; il se contente de grommeler en fixant le bout de ses godillots poussiéreux. Il grommelle encore en reprenant sa faux appuyée à la roue du chariot et la lame commence à abattre d'un coup net les tiges dorées. Pendant tout l'après-midi, on entendra uniquement le sifflement aigu des faux, ponctué de quelques jurons bien gaillards. En ce mois d'août, la chaleur est étouffante, la sueur dégouline sur le front des moissonneurs, brûlant les yeux. Et Gaston grommelle en s'essuyant le visage de sa manche. Sa bouche est sèche, irritée par la poussière qui picote aussi ses narines. Il ne pense pas, il travaille, il avance comme une mécanique bien réglée. Tous les faucheurs ont les mêmes gestes, amples et rapides. Pas de temps à perdre. En effet, des nuages noirs annoncent des orages qui risquent de gâter la récolte.

Enfin, la journée s'achève, on soupire d'aise, on rit grassement et tous se retrouvent pour le dîner dans la grande salle de la ferme. Bientôt, l'âpre vin violine échauffe les conversations. Mais devant la patronne qui surveille le déroulement du repas, debout à côté de la grosse cuisinière à bois, on doit se tenir.

« Gaston, gros couillon, à quoi tu penses ? A ta belle ? » On se moque de lui comme d'habi-

tude. Il ne répond pas, le nez baissé dans son assiette, pleine de soupe épaisse, dans laquelle trempent de larges tranches de pain bis.

« C'est un ours ! » dit de lui la fermière. « L'est pas très futé. Mais, y frait pas de mal à une moche ! »

Dès le repas terminé, Gaston regagne lourdement son antre, la chambre du commis, comme on dit -ici, une petite pièce séparée du grenier par quelques planches. Comme chaque soir, de la vieille commode, il tire un livre d'images aux couleurs criardes, acheté sans doute à un colporteur de passage. Il feuillette fébrilement les pages tâchées par des doigts gras. Les yeux brillants, il ne s'attarde pas à la page du grand guerrier blond, aux longues moustaches, ni à celle de la pauvre pucelle Jeanne, si frêle sur son bûcher. Il parvient très vite aux images désirées : un océan immense, aux vagues moutonnantes sur lequel voguent trois caravelles. Leurs voiles blanches déployées comme des ailes de colombe frémissent dans le vent. Alors, à la proue de la Santa Maria, Gaston se dresse, fier. Il est le capitaine. Il domine le bateau, l'océan, le monde. La poitrine gonflée d'orgueil, il donne ses ordres aux marins, aux visages des travailleurs de la ferme. Tous s'activent docilement. Le pont est lavé, les cales nettoyées, les cordages soigneusement enroulés. On brosse, on balaie, on range... sous son regard sévère.

Soudain, au loin, apparaît une masse verte : une île ! Les

chaloupes sont mises à l'eau. L'atmosphère est fébrile pour tout l'équipage. Lui se sent extrêmement serein quand il embarque avec cinq matelots à la découverte de ce nouveau monde. L'accostage est aisé sur une plage douce, au sable chaud. A quelques pas de là se dressent des arbres inconnus, gigantesques, portant d'énormes fruits rouges. Des oiseaux multicolores s'envolent. Leurs chants charment les oreilles. Voyant ces arbres, Gaston Colomb se dit qu'il faudrait bien vingt personnes, se tenant par la main, pour en entourer le tronc. Et la hauteur ! Cinq à six chênes mis les uns sur les autres ne suffiraient pas à l'égaliser. Gaston, émerveillé, écarquille les yeux. Est-ce le paradis terrestre avant le péché d'Eve ?

Soudain, un groupe de sauvages, sortant de cette forêt extraordinaire, s'avance vers lui. Leur peau a la couleur du miel. Des couronnes de fleurs ornent leur chevelure. Gaston les regarde, interdit. Ils sont vêtus... Non nus... Enfin si peu vêtus... Juste une petite chose si courte autour des reins... Les femmes... Oh, mon dieu, sacré nom de dieu ! On voit trop de choses... Il rougit. Son cœur s'accélère. Il ne sait plus. Il n'a jamais rien vu de tel de toute sa vie. Il ferme les yeux, ébloui.

Saisi d'une sorte de vertige, il s'allonge sur sa paille. Il sent encore le sable de la plage glisser entre ses orteils, que déjà il dort. Bienheureux au paradis...



L'une e(s)t l'autre

Vanina

Elle réfléchit.

Devant le miroir embué de sa salle de bain, elle pense.

Elle vient de sortir de son bain, trop chaud. Elle y avait mis un peu d'huiles essentielles apaisantes qui avaient libéré une douce senteur.

Hier déjà, elle s'est demandé : « Que porter pour notre soirée ? Une robe noire au décolleté plongeant ? Avec un ras du cou en or, ou... un collier de perles ? Un léger maquillage pour rehausser mes pommettes et me

donner un teint un peu moins pâle ? »

D'une nature simple, le seul fait de devoir « paraître » la paralyse.

Elle esquisse quelques mouvements devant son miroir de brume. Elle s'imagine portant sa robe noire. Elle relève ses cheveux longs et fait le geste de mettre un ras du cou. Une chorégraphie privée se joue entre elle et elle...

Puis, machinalement elle attrape son sèche-cheveux pour désembuer le miroir.

La vitre désormais impeccable reflète son visage.

Elle observe ses yeux dont les pattes d'oies trahissent les années qui passent.

Elle se regarde dans le miroir.

Elle regarde le miroir...

Il réfléchit.



Le juroir à mi-mots

Vanina

Je préfère ne pas jurer et vous dire à mi-mots, vous transmettre comme un secret la légende du double qui me fût ainsi léguée.

Je n'ai pas la mémoire des mots, je n'ai pas la maîtrise de la bouche à oreille. Mais, je me souviens de ce vieil homme assis en tailleur, et de nous, assis autour de lui, qui l'écouions. De sa voix posée et mystérieuse, il nous avait demandé, un peu à la façon dont on partage un secret : « Entre Mirer et Voir, n'entends-tu pas... Miroir ? »

Il savait parler à tous, tout en s'adressant à chacun en particulier, c'est pourquoi le tutoiement allait d'évidence. Son regard pétillant et pénétrant avait fait le tour de l'auditoire. Il observait en nous le cheminement de cette parole. Puis, il reprit son récit

hors du temps, ses mains accompagnaient le mouvement de ses mots.

Après un récit à la fois long et pourtant trop court, l'histoire se terminait ainsi : « Souviens-toi comme Narcisse aimait à se mirer dans l'eau des sources pour se consoler de la perte prématurée de sa sœur jumelle Echo¹. »

A cet instant, il avait observé un temps de silence, et nous avait regardé les uns après les autres. Il avait lu en chacun de nous l'effet de son récit. Son regard encore pétillant était désormais voilé, intérieur, l'homme semblait avoir rejoint son propre mythe.

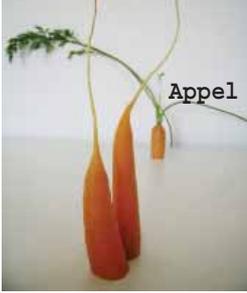
Vint alors l'instant de la parabole, la phrase ultime qui nous révélerait le sens profond du récit. Pour conclure, il

murmura ces mots : « C'est ainsi que le juroir² à mi-mots vous révèle le miroir à jumeau. » Lorsque je revins à la réalité, notre vieux sage était parti.



1. Pausanias, Description de la Grèce, Livre IX - Boétie, chapitre XXXI

2. Récit pour lequel on a juré de la véracité, histoire vraie mais non vérifiée.



Feuilleton du dimanche

Nouveau monde



Cinquième épisode

Papistache

Krill avait bien saisi l'enjeu de la discussion qui se déroulait à ses côtés. Chacun des trois naufragés portait désormais, au front, une pastille granuleuse d'un demi-pouce carré chargée de se substituer à l'obsolète senseur.

Le bain de lumière ayant calmé provisoirement sa douleur, Krill avait recouvré suffisamment de lucidité pour supplier ses amis de renoncer à la téléportation. Privé de ses jambes et même doté des meilleures prothèses de l'univers, toutes les fonctions officielles au sein de la Compagnie lui seraient à jamais interdites. Il ne lui resterait qu'à courir les planètes marginales à la recherche de contrats de trente-sixième zone. Autant avaler son bulletin d'enregistrement moléculaire !

- Docteur Coraya ! Nous vous suivons !

Avant de se diriger vers le sas d'accès, Wally se délesta du senseur et le posa sur la poitrine de la malheureuse victime des « frups ». Krill tenta de se donner une contenance en fredonnant une chansonnette, apprise dans un bouge à machinos : « Caro caro carito, tu tienes algo en mi contra por que me quieres matar que bonito... » mais le cœur n'y était pas. Il regarda s'éloigner ses amis et sentit venir l'évanouissement.

Les jardiniers lumisiens, Luma et Malu, s'effacèrent devant l'ondulante sphère fuchsia du docteur Coraya et nos deux amis la suivirent. Dans un silence seulement brisé par le bourdonnement du sang aux oreilles des aventuriers, la descente vers le jardin ne dura qu'une pincée de secondes.

Zong interrogea Wally du regard ; une idée venait de lui traverser l'esprit mais il se retint de la formuler à voix haute. Wally haussa les sourcils : « Quand le vin est tiré, il vaut l'espoir » professa-t-il, se référant à un antique proverbe de la planète Terre, souvenir imprécis de son étude des langues

mortes en usage dans les défunts systèmes solaires.

Un flot de senteurs fortes les cueillit. Un spasme douloureux bloqua, un instant, la respiration des deux rescapés de la boue fétide de la mangrove anglorienne.

- Fermez les yeux, laissez vos sens reprendre le contrôle de votre enveloppe charnelle, irisa le docteur Coraya. Respirez à petites lampées !

Nulle planète n'offrait un tel cocktail d'effluves concentrés en un seul lieu, même la bien nommée In-Folio, aux confins des Trois Cercles, ne pouvait supporter la comparaison. La puanteur résiduelle des marais, qui tapissait encore l'intérieur de leurs fosses nasales, disparut. Aucun mot ne pouvait traduire la variété des exhalaisons qui emplissaient l'air. Le moindre mouvement de tête apportait de nouvelles fragrances.

Toutefois, la magnificence olfactive n'était rien face à l'exubérance végétale qui s'étendait sous leurs yeux. Une infinité d'insectes ou animaux assimilés saturaient l'espace de leurs vols aussi diversement rythmés que colorés.

- La pollinisation par médium animal n'a jamais été supplantée par quelque procédé artificiel, anticipa le docteur Coraya. Peut-être pourrions-nous, maintenant, nous mettre en quête de l'Icramore, ondula-t-elle après une courte demi-heure d'adaptation.

Elle expliqua que le protocole des Nations Sub-Orbitales interdisait tout déplacement mécanique au sein du Botanicum-Splendens. La convention des Droits de la Faune et la Flore, initiée par les trois sages Pyl-Hu, Deuch et Beul-1, s'appliquait expressément en cet endroit. Ils allaient devoir marcher. Heureusement, les quatre membres inférieurs de Wally et Zong étaient particulièrement robustes. Dans leurs veines, au contraire de leur jeune ami Krill, coulait une forte proportion de sang des mythiques Centaurines fauves de la Ceinture Nord -un métissage très prisé

au sein de la Compagnie.

Soixante-douze heures pour sauver le convoyeur Krill ; la troupe menait bon train. Luma et Malu n'avaient encore prononcé aucune parole. En revanche, conteuse infatigable, Coraya entreprit de narrer, à sa grande confusion, les errements qui avaient conduit à perdre toute trace de l'emplacement où croissait l'unique Icamore de la plantation. Une succession de bévues et de maladroites à l'époque où le docteur Krack, jeune alors, ignorait qu'il dirigerait le programme de recherches sur Anglora. En ces temps-là, mais le médecin n'en dévoila pas un mot, les cerveaux employaient encore du personnel masculin de diverses ethnies, ce qui ne manquait pas de poser, à intervalles réguliers, de singuliers problèmes.

La température égale, mais à la limite du supportable, n'altérait pas l'optimisme de Wally. L'ivresse des insectes qui se saoulaient de nectars entêtants semblait lui avoir été communiquée. Des frissons nerveux parcouraient son échine. Il avait quitté sa combinaison et les mille pollens qui s'agitaient dans l'air, en se déposant sur les reins musculaires du spationaute, conféraient à son pelage des reflets mordorés propres à émouvoir plus d'une cavale de Pégase l'ombrageuse. Zong, plus sombre, ruminait des pensées que son compagnon, moins grisé par la plénitude de la nature, aurait, en d'autres temps, interprétées comme autant de mauvais pressentiments.

Après six heures d'une marche que Wally aurait volontiers qualifiée d'enchanteresse, sous la direction du globe lumineux de la spécialiste en chirurgie chromosympathique, les deux naufragés demandèrent à s'isoler pour satisfaire un besoin naturel. De fuchsia, le cerveau de Coraya vira à cuisse-de-nymphe-émue et les trois Lumisiens poursuivirent leur chemin en direction d'un bosquet chatoyant autour duquel voletaient des papillons gros comme des roues de déflecteur ionique. Et ce n'était pas une comparaison exagérée !

Zong invita son ami, par gestes, à détacher la puce granuleuse de son front et tous deux s'enfoncèrent sous la ramure d'un arbre qui fleurait la carotte grise des hautes plaines Espérandieu en la nébuleuse MAP :

- Un affreux pressentiment me taraude. J'ai l'impression d'être mené en soucoupe. A quoi rime cette recherche ? Nous marchons en ligne droite, le docteur Coraya n'adopte aucun plan d'exploration

un tant soit peu méthodique. Le ferait-elle qu'il nous faudrait des lunes de Cendre pour explorer la totalité de la forêt.

- Je ne partage pas ton inquiétude, murmura Wally, manifestement sous le charme de la conversation de leur hôte. Les Lumisiens sont réputés pour posséder la plus belle intelligence des mondes connus. Rejoignons-les, Krill doit se morfondre sur son lit de douleur. Chaque minute gagnée abrègera ses souffrances.

Krill ?

Lecteurs, votre inquiétude est légitime. Sachez que si les choses n'étaient pas exactement au beau fixe pour lui, du moins les événements avaient-ils pris une orientation qui ne manquera pas de vous surprendre. Informés, les deux compères en auraient-ils été plus rassurés ?

D'un saut de puce Plum-Pudding, remontrons donc le temps pour éclairer nos diodes à transistor, comme disaient les vieux Tauky-Wauky de Darty la blanche et noire aux cieux rougeoyants.

A peine le sas s'était-il refermé sur les deux compagnons que le docteur Krack avait injecté un contre-poison efficace au malheureux navigateur, lequel, instantanément, s'était senti au mieux de sa forme.

Il avait alors appris, à sa grande surprise, avant d'être jeté en cellule, que la couleur fuchsia du docteur Coraya indiquait qu'elle était arrivée à maturité sexuelle et que les gamètes de ses deux amis tombaient à point. Dans moins de trente-six heures, le groupe atteindrait le centre de la forêt où des caméras dissimulées dans la végétation retransmettraient la cérémonie copulatoire sur des écrans géants installés à chacune des mille sections de l'anneau. Le seul léger inconvénient de l'acte, parmi un océan de félicités, serait la mise à mort inévitable des deux protagonistes mâles. Tradition oblige.

Personne n'ayant songé à débarrasser Krill du senseur rivé à sa ceinture magnétique, il s'était empressé, à peine conduit en sa prison, d'activer les fonctions utiles à son projet.

« Auto-baké », avait-il souri, bien content de pouvoir se soustraire à la vue de ces purs cerveaux pas encore affranchis de toutes leurs pratiques ancestrales.

Son plan était simple : il allait lancer un nouveau message radio -une technologie si archaïque que les Lumisiens ne pourraient la déceler- et le vaisseau Arboga 3000, probablement toujours à portée des ondes courtes à bande latérale unique, se dirigerait vers la planète. Mais il lui



fallait également alerter ses deux amis et pour cela, réussir à s'extraire de sa cellule. Son invisibilité lui faciliterait la tâche, avait-il pensé.

Krill va-t-il réussir à organiser le sauvetage de ses amis ou va-t-on assister, à la cérémonie copulatoire dont l'issue fatale qui plane au-dessus de la croupe des deux quadrupèdes semble inéluctable ?

Sixième épisode

Rose

Le vaisseau ARBOGA 3000 naviguait-il plus vite que Krill l'avait supposé ? Toujours est-il qu'au troisième S.O.S. envoyé par le jeune pilote, il n'avait reçu aucune réponse. Au quatrième, il obtint une communication une voix grésillante, qui ne déclina pas les éléments d'identification exigés par le protocole intergalactique. Une voix transformée par un filtre électronique. Bah, au point où son équipage en était, toute aide était bonne à prendre : Krill donna la position approximative de la base lumisienne et ajouta le code d'appel d'urgence. La communication fut interrompue par des craquements.

Quelques heures s'écoulèrent. Krill avait testé la résistance de la fenêtre et de la porte de sa cellule. Cette dernière était une porte blindée coulissante dont l'ouverture devait être commandée par un code chromatique, or il n'avait pas de faisceau portatif. Quant à la fenêtre, un hublot assez petit situé au sommet de la cellule, il donnait sur l'extérieur de la plate-forme et sans capsule de secours ni combinaison il paraissait difficile de survivre hors de la base plus de quelques minutes.

Pas de nouvelles non plus du vaisseau qui avait intercepté son S.O.S. et qui devait donc ne se trouver qu'à quelques heures de vol de la base. Il s'agissait probablement de ces pirates de l'espace qui avaient déjà capté le S.O.S. de Wally, quelques heures plus tôt, et qui les abandonnaient à leur sort, peu enthousiastes à l'idée d'une expédition hasardeuse dont ils risquaient de ne tirer aucun profit.

Finalement, un bruit de foule tira Krill de la torpeur et du découragement qui l'avaient peu à peu gagné : les portes s'ouvrirent et tout un groupe d'hommes portant des uniformes hétéroclites fut poussé à l'intérieur de la cellule. Les pirates de l'espace étaient souvent des hommes kidnappés

alors qu'ils étaient en train de remplir diverses fonctions, comme réparer une soucoupe endommagée par un astéroïde ou acheminer un chargement précieux ou dangereux hors des routes intergalactiques officielles (c'était ce type de travail que la compagnie avait confié à Krill, Zong et Wally), et on les soumettait à différents traitements de choc dans des bases secrètes (étaient-elles vraiment inconnues des gouvernements ? c'est la question que se posaient régulièrement les journaux, et les plus populaires affirmaient que non, et que les pirates étaient finalement protégés par le système), jusqu'à les transformer en convoyeurs dociles de marchandises volées et en hommes de main sans scrupules. On leur laissait leurs uniformes, si bien qu'il était facile de reconnaître une bande de pirates quand ils arraisonnaient votre vaisseau. Mais à ce moment-là, il était trop tard pour résister...

Cette fois-là cependant, ils semblaient avoir trouvé plus forts qu'eux... Pourtant, les Lumisiens qui les menaient au cachot semblaient plus expéditifs que d'habitude ; le docteur Krach qui était le maître de la base n'était pas présent, et les cerveaux lumineux qui accomplissaient ces basses besognes émettaient tous deux des éclairs rouges, par intermittence, à une allure vraiment frénétique. Les hommes furent jetés sans ménagement dans la cellule. Dans la bousculade, personne ne fit attention à Krill. Quand la porte se referma avec le bruit caoutchouteux d'une botte pataugeant dans la vase (ce qui ne manqua pas d'éveiller dans l'esprit de notre héros des souvenirs désagréables), il était dehors, rendu transparent par l'antique senseur, effacé aux yeux des Lumisiens. De toutes façons les deux cerveaux volaient déjà à vive allure vers un groupe rassemblé dans le couloir, qui émettait un véritable feu d'artifice.

Krill les suivit, gagné par l'inquiétude. C'était bien ce qu'il craignait : les Lumisiens stroboscopiques étaient massés devant un écran géant diffusant un étrange programme. Les heures étaient-elles passées si vite ? Était-ce déjà le moment de la mise à mort de ses compagnons ? Et dire que c'était pour lui, pour trouver l'Icramore perdue aux grandes vertus thérapeutiques qu'ils avaient suivi Coraya !

A vrai dire, il était difficile à un œil humain de discerner quoi que ce soit sur l'écran autour duquel se pressaient les Lumisiens. Trop de



lumière... Krill avait laissé ses lunettes de photo-protection dans le vaisseau englouti et il ne distinguait qu'une chatoyante aura lumineuse qui ondulait, prenait des formes étranges, sinuait, serpentait, hypnotisait les spectateurs de ses courbes enjôleuses. Le tourbillon modulait différents rouges, et parfois un bouquet rose jaillissait soudain, accompagné d'acclamations lumineuses du public. Si Krill ne voyait qu'une lancinante courbe rouge, il n'était pas tout à fait insensible à cette figure hypnotisante. Mais la fascination était combattue par la panique ; il ne distinguait ni Zong, ni Wally dans ces spectres lumineux.

Tandis qu'il courait vers l'entrée du jardin, dans l'espoir de plus en plus insensé de rejoindre ses compagnons, il comprit que la cérémonie s'achevait : les écrans qu'il croisait diffusaient une lumière moins vive, des ondulations moins rapides, et les acclamations des spectateurs se faisaient plus rares. Lorsqu'il parvint devant l'entrée du jardin, la lumière moins opaque sur l'écran révélait deux formes ; l'une évoquait celle d'un centaure et semblait avoir subi la même décoloration que les jambes de Krill souillées par la boue. Elle était livide, comme enveloppée dans un cocon opalescent. L'autre avait gardé ses couleurs, mais sa silhouette semblait incomplète : elle ne paraissait faite que d'un tronc. Krill s'arrêta net, glacé. Il pouvait distinguer la sphère qui devait être le docteur Coraya, à présent d'un rose tendre. De petites lueurs l'environnaient, que les deux jardiniers lumisiens capturaient dans des éprouvettes et installaient précautionneusement dans une malle métallique rembourrée. Maintenant l'émission proposait en alternance l'aura chromatique du docteur Krach et celle de Coraya. Il s'agissait bien sûr d'un commentaire, émaillé de rediffusions : Krill vit ainsi, sans doute au début de la cérémonie, son camarade Zong tenter de se libérer du spectre lumineux, et les lumières des jardiniers lumisiens se fondre en un rayon qui sectionna les membres inférieurs de Zong, d'un coup net, avant de lui trancher la tête.

Celle de Krill était lourde, le malaise le gagnait. Il avait l'impression d'avoir les jambes aussi paralysées que quelques heures plus tôt, quand on l'avait sorti des marais. Qu'allait-il faire, seul, armé d'un misérable senseur ?

D'ailleurs, il sortit soudain de sa bulle de silence : « Vous pouvez vous débarrasser des autres, maintenant que la cérémonie s'est heureu-

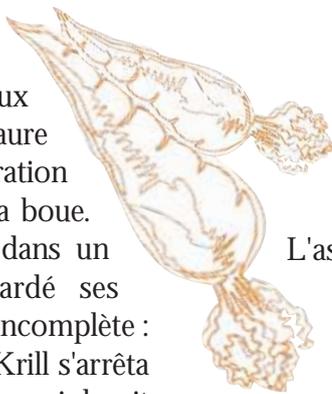
sement achevée » disait placidement le docteur Coraya. Comment se faisait-il qu'il comprenne le langage lumisien, alors qu'il s'était volontairement baké pour se protéger ? C'était donc que le senseur lui-même commençait à faiblir. Et s'il faiblissait, il ne resterait pas invisible...

Il sentait d'ailleurs très nettement une présence derrière lui, et il se retourna vivement, prêt à utiliser ses dernières forces pour résister aux cerveaux lumineux, même s'il pressentait que la situation était désespérée...

Qui se trouve face à Krill ?

Est-ce un groupe de Lumisiens, prêt à obéir aux ordres de la lumineuse et maternelle Coraya ?

Est-ce un pirate de l'espace échappé de sa cellule, attiré sur la planète Anglora par le mystérieux chargement du vaisseau de Krill, Zong et Wally ?



Septième épisode

Caro_carito

Krill se retourna lentement. L'assemblée ne semblait pas avoir remarqué quoi que ce soit d'anormal. Il écarquilla les yeux et eut envie de se pincer le bras comme... Comme quoi ? Il paraît que les humains faisaient cela avant pour demeurer en phase d'éveil. Enfin, seules les Chroniques Martusiennes l'évoquaient. A vrai dire, il avait été très peu studieux à l'école spatonavale, ne s'intéressant qu'à tout ce qui touchait de près ou de loin à un YgH75_B, son modèle d'aéronavette favorite ; allez, ayons l'esprit large, il s'intéressait aussi à tout ce qui est susceptible de transporter un gramme de matière entre deux systèmes planétaires. Était-ce le mystérieux antidote du Dr Krach ? Aucun de ses neurones ne montrait une activité en surrégime comme le requérait la situation. Il était sur une planète hostile, du nom d'Anglora, où se baladaient des cerveaux lumineux retors. Sa navette devait pourrir au fond d'un marais pestilentiel digne de l'enfer de Jarshalbégor où se donnait rendez-vous la flibuste illégale dans les bouges de la frange cosmique. Ses deux compagnons -bon... il ne s'agissait pas forcément des camarades rêvés qui lui auraient permis de parfaire ses premiers essais long courrier transplanétaires - avaient au moins eu le mérite d'être présents. Et maintenant, patatras, son

senseur préhistorique semblait battre de l'aile. Et dire qu'il s'agissait d'une mission secrète, quel pompeux imbécile il avait été quand il l'avait appris ! Fier comme un paon, tout gonflé de cette mission extraconfidentielle, directement sortie des tuyaux du bureau de L'Armada internationale. En gros, il pouvait dire qu'il était vraiment dans la panade car l'équipe n'avait planté que les jalons translumineux nécessaires pour le retour. Et sans le vaisseau... peine perdue, il ne pourrait pas les retrouver. Bref, il n'avait pas besoin de Guirlondoïn, son ordinateur d'études, pour savoir que ses chances de survie équivalaient à la probabilité qu'il avait de passer Commandator des forces calarctiques. De surcroît, il avait faim, il aurait bien vendu son aura cosmique et celles de ses descendants contre une assiette de scrum. Il leva les yeux et...

Il aurait été bien incapable de dire ce qui s'était passé. Une image fugitive où il s'était retrouvé un instant dans un univers connu, limité, accueillant. Face à lui, la Femme. Une pirate de l'espace, ça ne faisait pas un pli. Mais dans l'éclair de conscience qui avait traversé ses connexions interneuronales et ses capsules sensorielles, il aurait mis sa main à couper dans un repaire de mercenaires dalamynx qu'il connaissait cette aura. Belle à damner un contingent de mercenaires diagols, intelligente et si il se laissait aller, brûlante comme une aurore boréale aux confins de Dart Geath. Il aurait pu dire : « Elle est nichée dans mes chromosomes. » Là, il secoua la tête, non mais il allait arrêter avec ses tics obsolètes « secouer la tête » et pourquoi pas « cligner des yeux ». Si ça continuait on allait le reprogrammer, car le stress commençait sérieusement à attaquer ses boulons. Il n'avait jamais rencontré de pirates de sa vie. D'ailleurs dans le cas contraire, il serait déjà réduit à n'être plus qu'une poignée de poussière éparpillée dans cet hyperespace qu'il affectionnait.

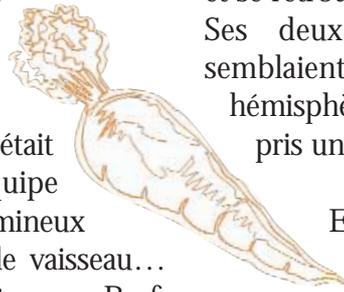
Devant lui, il ne voyait plus qu'un cerveau aux couleurs irisées. Un cerveau qui s'adressait intimement à son aura morphique. Il ressentait les éclats de sa voix qui descendaient telles des cascades d'eau à travers son corps : « Pas de panique, regardez le spectacle », suivi d'un éclat de rire. Soudain, il se retrouva immergé dans un festival de couleurs qui pétardaient de partout. « Pas de temps à perdre, suivez-moi. » Krill hésita une nano seconde et s'engouffra dans le tourbillon arc-en-ciel. Plus rien ne l'étonnait, un pirate de

l'espace qui pouvait se transformer en Lumisienne. Pourquoi pas ? Rien ne tournait rond depuis longtemps. Il se sentit aspiré par un couloir d'air tiède et se retrouva en une minute devant le Dr Coraya. Ses deux acolytes complètement atomisés semblaient nimer de paillettes orangées ses hémisphères cérébraux et son cortex, qui avaient pris une délicate teinte fuchsia.

Les deux cerveaux se faisaient face. Etrangement, il avait l'impression d'assister à une bataille sur ordinateur géant comme quand il était gosse. Un de ses combats avec points de vie intégrés, force intelligence à des niveaux variés... Il ne comprenait pas vraiment le Dr Coraya mais il se sentait intimement lié avec Elle. Mince, il lui semblait pourtant avoir entendu son nom quelque part. Instinctivement, il se réfugia au sein d'un mangrovilier, il savait que ses grosses racines caoutchouteuses lui donneraient une assise confortable. Il pourrait ainsi au moins envisager les dernières minutes de sa courte vie les fesses bien calées. De toutes façons, quelle que soit l'issue du combat, les perspectives n'étaient pas réjouissantes. D'un côté, un démon succube qui semblait encore suffisamment rosacé pour faire de lui une denrée sexuelle et reproductrice de choix. De l'autre, une pirate dont il savait par avance qu'elle maîtrisait du bout du fouet et de l'éprouvette tout l'éventail des techniques de tortures, des modes d'emploi chinois utilisés dans les cours de justice de jadis aux méthodes scientifiques développées dans les deux derniers millénaires. En plus, le combat était complètement naze, les deux masses gélatineuses semblant blobloter de concert. Krill étouffa un bâillement, puis deux, et s'endormit dans les bras duvetoux du mangrovillier.

Combien de temps dura le combat ? Longtemps, sans doute, car quand il s'éveilla un début de barbe drue avait envahit ses joues. Aucun cerveau ne se manifestait à l'horizon.

Quelques miettes de couleurs jonchaient l'herbe rase du grand jardin. Il se leva péniblement, la fatigue et la faim commençant à se faire sentir. Son corps vigoureux commençait à émettre des signes de révolte. Il se retrouva rapidement au dehors du jardin. La gigantesque cité semblait vide. Pas un bruit, rien. Pas même un souffle de vent. Il apercevait juste les deux soleils à travers la paroi qui recouvrait la cité



comme une bulle. Il sentit une présence familière derrière lui. « Alors comment va ? J'espère que ton petit somme t'a reposé... » Il sentit un doux frisson parcourir son corps, c'était elle. A nouveau ce rire. « C'est vrai j'oubliais, il faut que je te rende la mémoire... »

Il sentit une main qui se nichait dans la sienne et il la vit. Comme pendant cette minute d'éternité. Ainsi il n'allait pas mourir de ses mains délicates. Il sentit son regard gris acier se poser sur lui. Son sourire s'était envolé pendant qu'elle posait délicatement sur son front un cube métallique : un phylaction, une gigantesque base de données qui contenait ses souvenirs et aussi ceux de sa lignée. Il eut mal un instant, fut parcouru d'une décharge chimique qui s'amplifia, résonna et se tut brusquement. Et il se souvint : la prophétie s'inscrivait lentement mot après mot dans sa pensée. Lui dernier descendant de la race, Krill, doté de souvenirs personnels qui couvraient toute l'étendue de leurs civilisations. Capable de ressentir l'excitation primaire du chasseur de Mammouth aux trouvailles biologiques des chercheurs transgénétiques. Et elle, une femme Peuxhls, une civilisation que les hommes avaient rencontrée peu après le début de leur première expansion intersidérale.

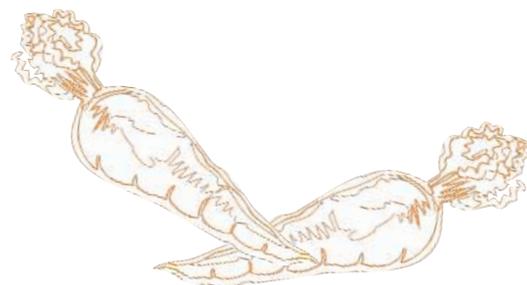
Ils étaient les derniers survivants, Amalina et lui, Krill. Les élus. Ils avaient été choisis par Orhaminonte, l'ordinateur central, le Grand Commandantor de l'univers pour sauver et refonder la race que les Lumisiens et leurs acolytes des quatre antipodes avaient mis à mal à coups de virus et d'ondes de basse gradation qui réduisaient la race humaine et les espèces similaires à des confettis microscopiques. Trois couples clones avaient été envoyés auprès des trois autres fédérations dissidentes. Au signe de tête de sa douce, il savait que cela avait été la fin de la rébellion. Il leur fallait rentrer. Il jeta un coup d'œil au vaisseau censé les ramener chez eux. Soudain, il vit le regard d'Amalina se durcir. En une seconde, en plongeant ses yeux dans les siens, il comprit. Il avait toujours été sidéré par cette complicité qui les unissait. Le vaisseau s'envola et il vit deux silhouettes à l'intérieur. Wally et Zong, enfin, leurs restes qu'Amalina, Docteur émérite en Sciences occultes, avait régénérés selon leur profil ADN. Orhaminonte n'y verrait que du feu et pourrait torpiller leur croiseur. « J'ai aussi prévu une solution de rechange au cas où il se douterait de quelque chose. Ce petit vaisseau... ». Et elle montra du doigt un petit mono-coque bleu, suffisamment autonome pour les

ramener à la plus proche station orbitale. Ils regardèrent tous deux s'élever le vaisseau qui transportait les deux aberrations génétiques, Wally et Zong, qui avaient été créées pour les accompagner. Krill passa une main autour de la taille fine de la jeune femme. Ce n'était pas la première fois que leurs gènes sauvaient l'humanité mais ces derniers en avaient eu assez de servir de chair à pâté soumise au délire et à la soif de pouvoir du Commandantor et à son obsession de détruire toute vie autre qu'humanoïdienne. Afin de sauver un des couples ancestraux, éternels sauveurs de l'humanité envoyés au casse-pipe à chaque invasion et ensuite aussi rapidement envoyés ad patres, les gènes, prisonniers dans leur prison frigorifique, avaient muté et avait généré de nouveaux avatars de Krill et Amalina, qui peut-être échapperaient à leur mort programmée. Oui, Krill se souvenait bien de cela. Ce n'est pas tous les jours rose d'être un héros prophétique, un sauveur récurrent. S'ils pouvaient se mettre en vacances de vies messianiques...

« Elle n'était pas mal, non, ma couverture de pirate ? Nous avons un mois pour récupérer ton vaisseau et modifier sa configuration navigable. En attendant, Krill, je te propose de tester les joutes sexuelles du Dr Coraya; je les ai récupérées dans ses circuits neuronaux au moment où elle exhalait son dernier soupir. Je pense qu'elles nous feront passer le temps. » Krill sourit et allait ouvrir la bouche quand Amalina lui tendit un bocal de scrum. « C'est pour ton atterrissage, impressionnant. » Il l'attrapa par la taille et se mit à rire ; il lui susurra à l'oreille : « On teste le mangrovilier ? » Elle acquiesça.

Quelques poussières roses se posèrent sur la joue d'Amalina. Krill souffla délicatement dessus et ils se dirigèrent bras dessus, bras dessous vers l'intérieur du grand Jardin. Au-dessus de leurs têtes, le grand vaisseau traversait sans bruit l'atmosphère épaisse d'Anglora. Ils le regardèrent un instant, espérant que leur stratagème réussirait... Krill serra fortement la hanche qui se collait à lui. En attendant, ils étaient ensemble.

FIN





Dictionnaire illustré de la SFFF

Contrefanerie



Interversion de lettres ou de syllabes dans un groupe de mots créant un sens inattendu ; cette forme de lapsus appelé couramment contrepèterie concerne ici les fanes, voire les carottes et par extension la flore dans son ensemble.

- « **Les légumineuses ont l'école des fanes.** - *Les gays lumineuses ont les cannes des folles.* »

- « **Les patates viriles aiment les salades.** - *L'Hépatite virale c'est les malades.* »

Vanina

Duplicata



Nom masculin et l'autre.

Origine du mot :

du = deux

pli = lettre

cata = abréviation de catalpa (arbre à grandes feuilles).

1 - A l'origine, les indigènes des Cotilédonés (au sud des Antilopes) utilisaient les feuilles de catalpa séchées pour envoyer des messages à leur divinité : le dieu Kilihhah Anver. Ils utilisaient de fines branches

d'arbre et du sang de yaguemone (poulet frisé) pour tracer des signes, en suivant les nervures des feuilles. Ils recouvraient ensuite cette première feuille d'une autre de la même grandeur. Le sang d'encre s'imprimait alors à l'envers sur cette dernière, ce qui leur permettait de garder un double de leur envoi. Ils brûlaient la deuxième feuille (illisible pour eux, mais pas pour leur dieu) et gardaient précieusement la première dans une jarre prévue à cet effet : la Jarre Gon.

2 - Reproduction exacte d'un objet ou d'un être vivant à partir d'un cristal d'origine extra-terrestre, telle que l'a décrite Théodore Sturgeon dans son livre *Cristal qui songe* (« *The dreaming jewels* »). Ci-contre, l'image éidétique d'un vitrail, projetée en double exemplaire par des cristaux jumeaux.

3 - Surnom donné à des jumeaux, les frères Combe, agents doubles pendant la guerre d'Outremer (1832 - 1833 ½). Les autorités responsables de leur action avaient alors séparé le mot en deux parties : Dupli et Cata. Ce jeu de mots leur servit également de mot de passe.

Les frères COMBE continuèrent à porter leur surnom après-guerre et grâce à leur don de double vue se produisirent une vingtaine d'années sur scène avec grand succès dans le monde entier.

MAP

Macdo



Divinité de l'ancienne civilisation humaine mondialisante de l'étage

Holocène du sous-système quaternaire du système Néogène de l'ère Cénozoïque de la planète Terre.

D'après les fouilles archéologiques réalisées jusqu'à présent sur Terre dans des conditions difficiles, on pense que ce dieu était mondialement vénéré. D'aspect monstrueux, on remarque en particulier, la taille démesurée de ses pieds et la couleur criarde de ses peintures rituelles ainsi que de ses appendices capillaires.

Son empreinte est présente dans toutes les civilisations puisqu'on a retrouvé de nombreux vestiges de lieux de culte marqués de son sceau caractéristique et cela sur les cinq continents archaïques d'avant le grand Schkrung.

Il semble que les attributions de ce dieu aient été la protection des mangeurs de « frites » (Racines de *Solanum tuberosum* coupées en bâtonnets et plongées dans l'huile bouillante). Ces pratiques culinaires laissent penser que les mangeurs de frites auraient formé une secte, mais en l'état actuel des recherches, il est difficile de l'affirmer.

Une autre théorie, défendue par le docteur Bigcheese et son équipe, lui attribue la protection des petits d'hommes. En effet, de nombreuses statuettes ont été retrouvées dans des vestiges de chambres d'enfants, toutes représentées au volant d'un véhicule. On ne connaît pas encore la signification d'une telle représentation.

Il semblerait qu'avec le dieu « CocaCola », ils exerçaient une grande fascination sur tous les peuples de la Terre.



Statuette de Macdo (4021 av. GS) en cours de dégagement. Site archéologique du désert

brûlant de Provence, France,
continent Europe, Terre.
Campagne de fouille n° 3695.



Deux statuettes de Macdo en plastique pur.
Vitrine terrienne du Musée d'histoire Spatio-universelle de MIRABOURG.

T ilu

Plop



~ !

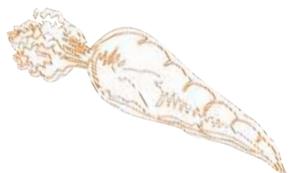
Onomat.

Bruit symbolisant la matérialisation subite d'un objet ou d'un être.

Sur la toile, appelée également web, il permet à des internautes entrant dans un espace de conversation de signaler leur présence. Par exemple, les moules sortant de « sous l'eau » et s'accrochant à leur bouchot favori plovent.

Il signale également l'éclatement d'une bulle, ou, comme dans le film « Les tontons flingueurs », la détonation des armes à feu munies d'un silencieux. Ce « plop ! » peut alors être suivi de la chute de quelques morceaux de plâtre.

InFolio



De l'autre côté de minuit ?

S tella S abbat

« Le droit a été inventé pour régler nos rapports mutuels. La loi fait de nous ce que nous sommes, qu'on l'observe ou qu'on la viole. L'homme est libre. Sa liberté n'est limitée que par le droit à la liberté des autres. Le châtement... n'est qu'une vengeance. Surtout quand il porte préjudice au lieu d'empêcher le crime. Au nom de qui se venge le droit ? Vraiment au nom des innocents ? Sont-ce les innocents qui font les lois ? »[1]

Alors que Piotr est en train d'exposer sa conception de la justice devant ses pairs -qui doivent juger... de quoi ? Ce n'est pas expressément dit, probablement de sa capacité à passer du statut d'avocat stagiaire à celui d'avocat confirmé-, Yatzek et sa future victime cheminent l'un vers l'autre. Et à cet instant les rôles semblent inverser : Yatzek, malgré ses presque 21 ans, semble à peine sorti de l'enfance et il erre dans les rues de Varsovie, solitaire, un peu perdu et probablement en quête de sens. Ce qui, rappelle Piotr, est le propre de tout homme :

« Tout homme se demande si ce qu'il fait a un sens. De plus en plus, il est difficile d'en trouver un, ainsi que la foi en ce que l'on fait ou ce que l'on veut faire. On manque de critères, ou pis encore, de valeurs. »[2]

Quant à sa future victime, un chauffeur de taxi, dont Krzysztof Kieslowski et son scénariste, Krzysztof Piesiewicz, font un portrait en pointillé dans le Décalogue V, c'est un voyeur, que l'on imagine facilement pervers, un individu mesquin, qui abandonne des clients dans le froid car ils n'ont pas l'heure de lui plaire, qui maltraite les chiens par pur sadisme, et l'on suppose qu'il agit de même avec les humains... Bien sûr, ça ne change rien, même s'il aurait du mal à entrer dans la catégorie, très prisée par certains media, d'« innocentes victimes ». En effet, et même si la personnalité de la victime et en particulier ses relations avec l'accusé peuvent constituer des circonstances atténuantes, toute victime n'est-elle pas par définition innocente du crime qu'elle subit ? Et parler de « victimes innocentes », n'est-ce pas implicitement affirmer que certaines victimes le seraient moins ?

Le Décalogue V oppose deux conceptions de la justice : une justice qui élimine -physiquement dans la Pologne des années 1980 que décrivent Kieslowski et Piesiewicz[3], ou socialement dans nos démocraties abolitionnistes -et une justice qui réinsère, celle en laquelle croit Piotr. La logique d'élimination, qui est à l'œuvre dans notre système pénal, est

renforcée par l'idée de plus en plus répandue selon laquelle l'enjeu principal de la justice serait désormais la réparation et la reconstruction des victimes.

Jusqu'à la fin des années 80, les victimes n'existaient pas dans le procès pénal. A l'époque, le système judiciaire dissuadait les victimes de se porter partie civile, estimant qu'elles gênaient le bon déroulement d'une justice dont l'objectif était avant tout de juger le criminel et de protéger la société.

Depuis, les victimes se sont vues reconnaître des droits et un statut et la justice prend désormais plus en compte la réparation du préjudice subi.

Cette reconnaissance - nécessaire - des victimes dans le système judiciaire est le reflet de notre époque, qui est (ou se veut) compassionnelle et qui essaye de nous persuader que pour exister, pour être reconnu, quelle que soit la reconnaissance vers laquelle on tend, il faut s'exposer, se livrer : « La victime, en prenant la parole publiquement pour dire sa souffrance, susciterait la compassion d'autrui, ce qui lui permettrait d'être reconnue. Les frontières morales auraient donc bougé en moins d'un siècle : si avant, on était respecté parce qu'on taisait sa souffrance, aujourd'hui on est reconnu parce qu'on la dit. »[4] Une évolution de la société dont les media ont pleinement conscience et à laquelle ils contribuent activement en offrant une

large vitrine aux faits divers et en privilégiant « l'image voyeuriste de la victime souffrante »[5].

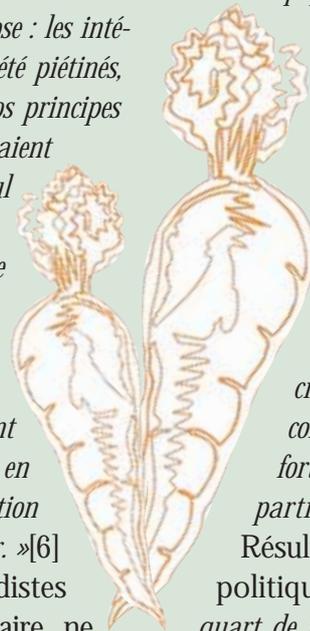
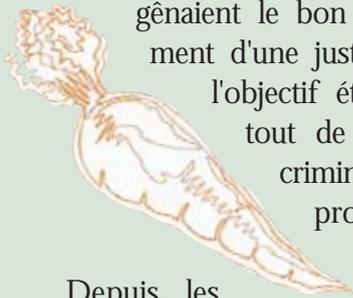
On peut douter que cette surmédiation des victimes contribue en quoi que se soit à apaiser leurs souffrances. Bien au contraire, comme l'affirme l'avocat Michel Konitz : « *Il est temps de dire la vérité aux victimes : votre douleur ne cessera pas par le procès pénal, ce deuil qu'on vous promet est un mirage et il ne peut être l'enjeu principal de ce qui doit se dérouler dans une salle d'audience. Que dire d'ailleurs à tous ceux dont l'agresseur ne sera jamais identifié ? Que leur deuil est impossible ? L'exposition médiatique, elle, les cantonne dans ce statut. A-t-on le droit de marquer (une victime) au fer rouge de son agression, de (la) jeter en pâture à des millions de téléspectateurs ? Cette affaire ne révèle en réalité qu'une seule chose : les intérêts de la victime ont été piétinés, en même temps que nos principes judiciaires, qui voudraient que la faute d'un seul homme n'entraîne pas la stigmatisation de toute une population pénale. Les propagandistes de la cause victimaire se moquent bien des victimes en général et de l'institution judiciaire en particulier.* »[6]

Les propagandistes de la cause victimaire ne sont pas uniquement les media. Les politiques eux aussi surfent sur cette vague compassionnelle et instrumentalisent la peur que suscitent certains faits divers, qui sont « montés en épingle, scénarisés, dramatisés, souvent sans aucune précaution »[7]. C'est

particulièrement le cas pour les crimes pédophiles. Ca l'est aussi pour la délinquance, comme le rappelle le procureur Dominique Barella : « *Ce n'est pas un droit des victimes que l'on fait naître aujourd'hui, mais un droit de la peur. Je ne nie pas la montée de l'insécurité dans certaines banlieues. Le chômage, la précarité, les erreurs d'urbanisme, la ghettoïsation sont autant de facteurs de violence et de délinquance qui nourrissent les angoisses les uns des autres. Celles des habitants de ces quartiers, qui se sentent abandonnés et exclus. Et celles des Français en général, qu'une telle situation inquiète. Le problème, c'est qu'on n'a jamais pris ces questions à bras-le-corps, jamais fait de la réinsertion une véritable priorité. (Le pouvoir exécutif) instrumentalise cette violence, stigmatise des populations, joue à fond de la peur de l'autre. (...)*

(Il) met systématiquement en avant la délinquance de rue parce que c'est elle qui fait peur, c'est elle qui paye sur le plan électoral ; quand vous faites peur, vous créez des réactions de conservatisme extrêmement fortes : le fameux recours au parti de l'ordre. »[8]

Résultat : les responsables politiques réagissent « *au quart de tour sur chacun des faits divers qui font la une de l'actualité, annonçant dans la précipitation telle ou telle mesure réglementaire ou législative, hors de toute réflexion d'ensemble* »[9], sans tenir compte, autrement que sur le plan de la rhétorique, de l'intérêt des victimes et en niant, bien



souvent, les droits des accusés.

C'est en ce sens qu'il faut analyser la contestation actuelle de l'irresponsabilité pénale. Pour certaines victimes -et pour une large part de l'opinion publique, en tous cas telle qu'elle est médiatisée- l'absence de procès équivaut à une non-reconnaissance de leur statut de victimes. Que des victimes puissent être heurtées par le terme de non lieu[10] est compréhensible[11]. Ce qui ne l'est pas, en revanche, c'est que des responsables politiques se saisissent des revendications de ces victimes en les laissant croire que le fait de juger une personne qui était irresponsable au moment des faits leur apportera un quelconque réconfort. Dominique Barella dénonce ce choix politique de la pénalisation à outrance : « *Qu'on cesse de vouloir tout pénaliser ! Qu'on ne fasse pas jouer à l'institution judiciaire de ce pays un rôle qui n'est pas le sien ! Bien sûr qu'il faut aider les victimes, en les prenant réellement en charge. Mais dans le cas présent, il ne s'agit que de les instrumentaliser. Est-ce respecter les victimes que de vouloir institutionnaliser un simulacre de procès, une sorte d'audience cathartique au cours de laquelle on va déclarer "coupable" quelqu'un qui n'est pas en état de se défendre, de s'expliquer, de demander pardon, quelqu'un qui ne comprend pas vraiment ce qu'il a fait, qui ne s'en souvient parfois même pas ?* »[12]

L'on pourrait donc être coupable mais pas responsable... Une société qui se prétend civilisée peut-elle tolérer cela ? Non. C'est précisément au nom de la dignité que les juris-

consultes du droit romain ont établi le principe de l'irresponsabilité pénale, ce que rappelle Serge Portelli, le Vice-Président du Tribunal de grande instance de Paris dans le documentaire de Jacques Cotta et Pascal Martin, *La révolte des victimes* : « *Pourquoi est-ce qu'on ne juge pas les fous ? (...) Vous remontez au droit romain. Les jurisconsultes (les juristes de l'époque) avaient une explication qui est extraordinairement moderne. Ils disaient que les malades mentaux sont des personnes qui sont en grande souff-*

rance et que du coup ce n'est pas la peine d'en rajouter. Ce sont des gens qui sont suffisamment punis dans leur corps, dans leur esprit et dans leur âme et (...) ce que la justice peut rajouter derrière, c'est ridicule. Non seulement, c'est ridicule mais c'est indigne. Et c'est parce que c'est indigne que ça ne doit pas passer par le droit ni par la justice. »[13]

Si les pouvoirs publics portent un réel intérêt aux victimes, peut-être devraient-ils améliorer leur prise en charge ? Dans *La révolte des victimes*, les parents d'une victime évoquent la reconstitution du meurtre de leur fille, moment où ils ont eu besoin d'une aide psychologique, l'ont demandée et se sont entendus répondre qu'ils devaient attendre 5 semaines, aucune prise en charge n'étant possible avant cette date.

Il y aurait donc moyen

d'améliorer les droits des victimes sans porter atteinte aux droits des accusés et en faisant le choix d'une justice qui réinsère. Un choix politique qui semble sensé, puisque, comme le dit Robert Badinter dans le documentaire de Jacques Cotta et Pascal Martin : « *ce qu'hélas le public, d'une certaine manière, rejette inconsciemment, ils sortiront (de prison). Et il ne faut pas qu'ils sortent plus dangereux qu'ils n'y sont entrés. C'est cela la première exigence pour eux et pour nous.* »[14] Pourtant, ce n'est pas le choix qui est fait. Ce qui domine aujourd'hui dans la politique pénale, c'est une logique d'élimination dans laquelle l'accusé est bien souvent réduit à son crime :

Yatzek : « Vous m'avez appelé à la sortie du tribunal. Vous avez appelé "Yatzek"... »

Piotr : « C'est vrai. Je voulais... »

- J'ai presque 21 ans, mais quand vous m'avez appelé, j'ai failli pleurer.

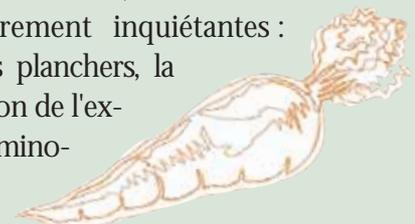
- Je disais au tribunal...

- Je ne sais pas. Je n'ai pas écouté. Juste quand vous m'avez appelé... Ils étaient tous... Ici aussi... ils sont tous contre moi.

- Contre ce que vous avez fait.

- C'est la même chose. »[15]

C'est en matière de récidive que la prise en compte de l'accusé et sa non réductibilité à l'acte commis semblent aujourd'hui le plus en danger. Parmi les mesures adoptées pour lutter contre la récidive, trois sont particulièrement inquiétantes : les peines planchers, la suppression de l'excuse de minorité pour



les mineurs de 16 ans ou plus en cas de récidive et la rétention de sûreté.

Instaurées par la loi sur la récidive de juillet 2007, les peines planchers sont des peines minima qui doivent être appliquées aux délinquants multirécidivistes, soit dès un troisième passage devant le juge, lorsque la peine encourue est d'au moins 3 ans. Pour faire accepter cette mesure à l'opinion publique, les responsables politiques qui la défendaient ont sous-entendu - très fortement- que cette mesure était destinée à compenser le laxisme des juges. Or, entre 2002 et 2005, le nombre de peines de prison ferme prononcées chaque année est passé de 97 000 à 113 000, soit une augmentation de 16,5 % [16]. Difficile alors de taxer les juges de laxisme. Outre le fait que les peines planchers contribuent à rendre plus difficile une réelle individualisation des peines, elles contribuent à renforcer l'idée que la seule peine possible est l'emprisonnement. Ainsi, selon le procureur Dominique Barella, « sous la pression des politiques et de l'opinion publique, (les juges) ont été conduits à faire de la prison non plus la peine sommitale, mais la peine centrale. On a réussi à faire entrer dans la tête des gens que la seule peine valide était la peine de prison. Jusqu'où ira-t-on ? 650 000 condamnations sont prononcées chaque année. Faudra-t-il arriver à prononcer 650 000 peines de prison par an ? (...) (La) "tolérance zéro", "c'est l'intolérance totale !" La peine de prison devient automatique, sans considération des circonstances de l'infraction, ni de la

personnalité de l'accusé. L'idée même de réhabilitation est mise en doute. Une telle pensée se situe dans une logique de défiance tous azimuts, vis-à-vis du juge, vis-à-vis du délinquant, vis-à-vis de l'homme en général. » [17]

Autre mesure résultant de la loi sur la récidive de juillet 2007 : la suppression de l'excuse de minorité pour les récidivistes de plus de 16 ans. Même s'il existe un certain nombre d'exceptions qui en réduisent la portée, cette mesure fait accepter l'idée qu'un mineur de plus de 16 ans, que la société ne considère pas assez « formé » -ou pas assez conformé?- pour, par exemple, pouvoir voter, pourrait être poursuivi comme un majeur. Cela accrédite aussi l'idée que la solution au problème de la délinquance est nécessairement répressive.

Une idée que les



gardiens de prison eux-mêmes -en l'occurrence la CGT pénitentiaire- contestent estimant qu'elle va « engendrer très rapidement une augmentation remarquable du taux d'incarcération et de récidive » [18]. Une récidive qui, comme l'affirme Smith, et à travers lui l'esprit brillant et libre qu'est Alan Sillitoe, dans La solitude du coureur de fond, ne s'explique pas uniquement par le contact avec d'autres délin-

quants -d'autres « hors-la-loi »- mais aussi par le traitement que réservent les « pour-la-loi » aux « hors-la-loi » :

« La maison de correction ne m'a pas fait souffrir et, comme je n'ai pas eu à me plaindre, j'ai pas à raconter ce qu'ils me donnaient à manger, à quoi ressemblaient les dortoirs ou comment ils nous traitaient. Mais la maison de correction a pourtant de l'effet sur moi. Non elle ne me redresse pas l'échine, parce que, depuis le jour de ma naissance, je ne l'ai jamais courbée. L'effet que la maison de correction produit sur moi, c'est de me montrer ce qu'ils ont essayé d'utiliser pour nous faire peur. Ils ont d'autres moyens aussi à leur disposition, comme la prison et finalement la corde. C'est comme quand je me précipite pour tabasser un type pour lui arracher son manteau et que tout à coup je donne un grand coup de frein parce qu'il brandit un couteau et qu'il le lève pour me saigner comme un porc si je m'approche trop près. Ce couteau, c'est la maison de correction, la taule, la corde. Mais à partir du moment où vous avez vu le couteau, vous apprenez un peu à vous battre sans armes. C'est indispensable parce que vous n'aurez jamais ce genre de couteau en mains et ce combat sans armes, c'est pas très compliqué. Et pourtant, c'est comme ça et vous continuez à vous jeter sur ce type, couteau ou pas en essayant de lui prendre le poignet d'une main et le coude de l'autre en les maintenant avec force jusqu'à ce qu'il laisse tomber le couteau.

Vous voyez, en m'envoyant en maison de correction, ils m'ont montré le couteau et à présent je sais

ce que je savais pas avant, c'est que, entre moi et eux, c'est la guerre. (...) maintenant qu'ils m'ont fait voir le couteau, que je pique quelque chose d'autre ou pas, je sais qui sont mes ennemis et ce que c'est que la guerre.»[19]

C'est aussi au nom de la lutte contre la récidive que la loi instaurant une « rétention de sûreté » est entrée en vigueur le 26 février 2008. Cette loi permet, après l'exécution de la peine de prison, de prolonger, sans limitation de durée, l'enfermement au sein de « centres socio-médico-judiciaires » de personnes, qui avaient été condamnées à au moins 15 ans de réclusion criminelle pour un certain nombre de crimes (meurtre, assassinat, pédophilie...) et qui sont considérées comme d'une « particulière dangerosité », un concept que la loi ne définit pas.

La rétention de sûreté pose problème d'un point de vue éthique : désormais des personnes, qui ont purgé leur peine, pourront rester enfermées indéfiniment pour des crimes potentiels ! Le taux de récidive pour les crimes visés par la loi est de 1 %. Comment pourrait-il être possible de distinguer parmi tous les détenus emprisonnés pour les crimes en question les 1% qui présentent une « particulière dangerosité » et pour lesquels, autre condition posée par la loi, la rétention est l'unique moyen de prévenir la récidive, dont la probabilité doit être « très élevée » ? Du fait de la quasi impossibilité de définir la « particulière dangerosité » d'un indi-

vidu et la probabilité « très élevée », qu'une fois sorti de prison, il récidive, ne sera-t-on pas tenté de maintenir en rétention de sûreté les 99 % qui n'auraient pas récidivé ? Le ferait-on, cela n'empêcherait pas la survenance de tels crimes.

Cette loi repose sur une conception déterministe de l'homme selon laquelle certains êtres humains seraient « par nature » dangereux et prédisposés à commettre des actes criminels. Ainsi, comme le souligne Emmanuelle Perreux, la présidente du Syndicat de la magistrature, « pour la première fois en France, on propose d'enfermer les gens non pas en fonction de ce qu'ils font mais pour ce qu'ils sont et ce qu'ils pourraient faire »[20]. Une conception à mille lieux de celle de Kieslowski et Piesiewicz, qui, dans le Décalogue V, montrent avec finesse et intelligence qu'il n'y a pas de prédestination au crime : Yatzek aurait pu ne pas monter dans ce taxi, il aurait pu ne pas y monter seul ou, une fois dans le taxi, il aurait pu renoncer. Les 10 chefs-d'œuvre qui constituent le Décalogue sont fondés sur une conception de l'homme en tant qu'être libre, donc responsable, et qui se doit de faire des choix et d'assumer ses actes ou ses inactions. Cependant si l'homme est libre, il vit en société et dans une société qui contraint ses choix et ses possibilités. Ainsi, si Marysia, la sœur adorée de

Yatzek n'était pas morte et si Yatzek ne se sentait pas -à tort- responsable de sa mort, si sa culpabilité et son chagrin ne l'avaient pas conduit à fuguer, si cette petite fille croisée dans les rues de Varsovie, qui lui rappelait Marysia, ne lui avait pas seulement souri mais lui avait parlé..., le destin de Yatzek et celui du chauffeur de taxi auraient été différents :

Yatzek : « Je me disais... si elle avait vécu peut-être... que je ne serais pas parti. Je serais resté. C'était ma sœur. J'avais trois frères mais une seule sœur. Elle me... (...) c'était ma préférée. Tout aurait pu tourner autrement. Peut-être... Peut-être ? »
Piotr : « Ca n'aurait pas eu lieu. »
Yatzek : « Oui. Je ne serais pas ici. »[21]

Derrière la loi qui a instauré la rétention de sûreté, se cache également l'absence de volonté des responsables politiques de mener une véritable politique pénitentiaire incluant l'idée que le détenu est voué à sortir de prison une fois sa peine accomplie et prévoyant, pour que sa sortie de prison se fasse dans les meilleures conditions possibles, un suivi et un accompagnement des détenus en matière de réinsertion ainsi qu'une prise en charge psychologique, voir psychiatrique, si nécessaire. Ce que dénonce Serge Portelli, le Vice-Président du Tribunal de grande instance de Paris :
« Aujourd'hui c'est presque une escroquerie. On ne veut pas mener une véritable politique pénitentiaire
d o n c



on crée des peines supplémentaires mais qui peuvent durer une éternité, une éternité parce que de toute façon comme on ne voudra jamais rien faire pendant la prison, on sera en permanence obligé de créer de nouvelles peines qu'on appellera, comme on voudra, médico-socio-judiciaires... pour essayer de compenser l'inaction première de l'Etat. La problématique c'est celle-là et il n'y en a aucune autre. Parce qu'actuellement, et c'est le plus grave, à force de créer toutes ces peines là, on rentre, en tous cas dans l'esprit de l'opinion publique, dans une logique de l'élimination. »[22]



Pour découvrir les 10 chefs d'œuvre d'intelligence, de lucidité et d'humanité qui constitue le Décalogue de Krzysztof Kieslowski, Arte propose une animation (un peu) interactive avec « informations complémentaires, extraits vidéos et analyses de spécialistes » : http://www.arte.tv/fr/cinema-fiction/Krzysztof-Kie_C5_9Blowski/Le-Decalogue/1956190.html

Et si vous n'avez pas encore eu le bonheur de lire cette autre merveille qu'est *La solitude du coureur de fond* d'Alan Sillitoe, je vous envie ce bonheur.



[1] Krzysztof Kieslowski, *Le Décalogue V. Tu ne tueras point* (extrait).

[2] *Idem*.

[3] Si le crime de Yatzek nous est montré dans toute sa cruauté -jamais l'idée que tuer, c'était retirer la vie à quelqu'un, et à quelqu'un qui résiste, ne m'avait autant frappée-, son assassinat « au nom de la République populaire de Pologne » ne l'est pas moins. C'est bien d'un double meurtre dont il s'agit et les deux, du fait de la longueur des scènes et de la multitude des détails, sont également insoutenables.

[4] Régis Meyran, « Les effets pervers de la victimisation », *Sciences humaines*, n° 178, janvier 2007 :

http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_article=15163

[5] *Idem*.

[6] Michel KONITZ, avocat, « Les mirages de l'hystérie victimaire. Le deuil ne peut être l'enjeu principal d'un procès pénal », *Libération*, 3 septembre 2007 - <http://www.liberation.fr/rebonds/275832.FR.php>

[7] « On a fait naître un droit de la peur », *Télérama*, n° 3022, 12 décembre 2007, p. 46.

[8] *Idem*, pp. 44 et 46.

[9] *Idem*, p. 46.

[10] Un non-lieu signifie que l'accusé n'étant pas responsable au moment des faits, il n'y a pas lieu de continuer à instruire et à juger et non pas que les faits n'ont pas eu lieu.

[11] Cette demande des victimes a été intégrée dans la loi sur la récidive du 26 février 2008 qui a remplacé le terme « non lieu » par l'expression « ordonnance d'irresponsabilité pénale pour cause de trouble mental ».

[12] « On a fait naître un droit de la peur », *Télérama*, n° 3022, 12 décembre 2007, p. 48.

[13] Jacques Cotta et Pascal Martin, *La révolte des victimes*, 2008 (diffusé sur France 2 le 10 avril 2008).

[14] *Idem*.

[15] Krzysztof Kieslowski, *Le Décalogue V. Tu ne tueras point* (extrait).

[16] « On a fait naître un droit de la peur », *Télérama*, n° 3022, 12 décembre 2007, p. 46

[17] *Idem*, p. 46.

[18] Jacky Durand, « Peines plancher pour récidivistes », *Libération*, 24 mai 2007.

[19] Alan Sillitoe, *La solitude du coureur de fond*, Points, 1999 (1960), pp. 18-20.

[20] « Au Sénat, Rachida Dati défend la rétention de sûreté des criminels dangereux », *Le Monde*, 30 janvier 2008.

[21] *Idem*.

[22] Jacques Cotta et Pascal Martin, *La révolte des victimes*, 2008 (diffusé sur France 2 le 10 avril 2008).





Petit jeu du robot

Règles

Comment faire de la science fiction sans parler, de temps en temps, de robots ? Asimov pourra nous en dire beaucoup !

Mais les fanes de carottes, n'aiment pas faire comme tout le monde ! Quand nous parlons de robots, nous pensons portrait-robot !

Voici notre cobaye : Imaginez un improbable chevalier du moyen-âge qui s'appellerait JohnJohn...

Ses caractéristiques : Poltron comme pas deux, une épée rouillée et émoussée de 20 cm de long, sec comme une

trique, ayant toujours envie de se gratter le nez, avec une grosse moustache noire lui barant le visage, sa tunique roussie par les flammes d'un dragon...

Et maintenant imaginez-le dans une situation improbable :

JohnJohn vs Godzilla, JohnJohn chez Néfertiti, Les souvenirs d'enfance de JohnJohn, JohnJohn et le train fantôme, JohnJohn à la plage...

A vous de jouer !

Choisissez l'un des thèmes proposés, ou inventez-en un autre :

- soit pour un **texte**, en +/- 5000 caractères
- soit pour un **visuel**.

JohnJohn descend aux Enfers

Rose

Première partie



JohnJohn connaissait Héraclès depuis sa plus tendre enfance. Il se trouve que sa mère avait été l'une des nourrices du jovial enfant. Pas très longtemps... Son sein, livré à l'avidité du bébé, s'était vite tari -et JohnJohn, son nourrisson légitime, était resté un vilain avorton, tandis que l'enfant Héraclès, grand quatre fois comme les nourrissons de son âge, manifestait une santé florissante et engraisait de jour en jour.

Si JohnJohn avait toujours nourri des sentiments ambivalents à l'égard de son frère de lait, celui-ci, d'une bruyante bonne humeur, n'en avait jamais pris conscience et engloutissait toujours son faux frère dans d'étouffantes étreintes dès que l'Aventure et la Fortune les réunissaient.

Cette fois, la lourde paluche d'Héraclès s'était abattue sur son épaule alors qu'il faisait griller quelques lézards sur un maigre feu de bois et s'apprêtait à passer une nuit à la belle étoile. D'énergiques étouffements avaient mis fin à l'accolade (JohnJohn était allergique aux poils de félin, or Héraclès se drapait primordialement dans une peau de lion qui commémorait un exploit lointain...). Puis le géant hirsute l'avait invité chez un ami, qui ne leur refuserait pas, l'assura-t-il, son hospitalité, à lui comme à son frère de lait. C'était à quelques

stades de là, chez un certain Admète. La porte de leur hôte à peine ouverte, Héraclès s'était lancé dans de bruyantes manifestations de joie. Il avait envahi le vestibule, s'était précipité dans le jardin intérieur où il avait déchiqueté un modeste arbrisseau pour se tresser une couronne de buveur et avait couru à la salle à manger en refusant les bains délassants que proposaient de jolies servantes. A contre-cœur, JohnJohn l'avait suivi, enveloppé d'une aura de poussière (cela faisait quatre, non cinq nuits qu'il passait ainsi dans la boue des chemins). Lorsqu'il était entré dans la grande salle, Héraclès puisait déjà son sixième pichet dans le grand cratère de vin et pestait contre la paresse des domestiques de céans.

Boire le ventre vide n'éclaircit pas les idées, la mère de JohnJohn le lui avait toujours dit. Avant qu'on ne leur apporte un premier plat de viande, Héraclès racontait déjà pour la troisième fois comment il avait fait des nœuds avec les têtes de l'hydre de Lerne, mais il se perdait dans la description de son ouvrage. S'il avait été une fileuse, tout aurait été à recommencer.

Une servante entra. Héraclès lui donna une bruyante tape sur les fesses et lui enjoignit d'aller chercher sa flûte pour mettre un peu de gaieté dans ce festin funèbre. Il est vrai que le palais était particulièrement silencieux -l'hôte d'ailleurs ne s'était

pas montré- silencieux, mis à part des sanglots étouffés qu'on entendait dans le lointain...

La servante déposa devant Héraclès un civet de lièvre fumant, dont JohnJohn dut arracher une cuisse pour être sûr qu'Héraclès lui laisserait une part. Puis il mâchonna en rêvassant, l'estomac un peu contrarié par les queues de lézards qu'il avait ingérées peu avant.

La servante s'était éclipsée. Elle revint en poussant une grosse femme, une flûte à la main, qui protestait en s'essuyant les yeux.

Héraclès tapa du poing sur la table et lui ordonna de jouer un morceau gai sur lequel il puisse chanter, tandis que la jeune servante irait chercher son maître. La flûtiste préluda, la mélodie se cassa une première fois dans les larmes, et puis la musique s'éleva, un peu maladroite, et Héraclès entonna en braillant un couplet à la gloire du vin et de l'amitié.

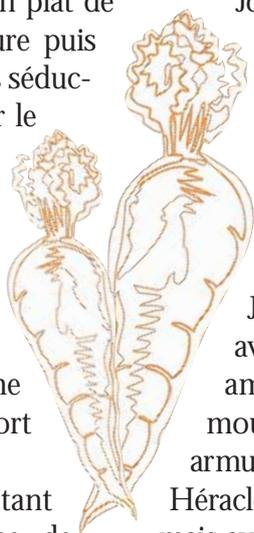
JohnJohn abandonna son os de lièvre et attira à lui la jolie servante, qui revenait avec un plat de légumes. Il préleva une part de nourriture puis sourit à la jeune fille, de son sourire le plus séducteur (tout en la retenant par le bras, pour le cas où son charme ne suffirait pas). Son regard canin et bienveillant à peine posé sur elle, elle fondit en larmes. Le maître ne viendrait pas les accueillir, ça non ! S'ils savaient ce qui s'était passé au logis ce jour-là, madame était si bonne ! et si belle (et jeune aussi, d'ailleurs)... Madame était morte, cet après-midi-là... La Mort l'avait emportée !

JohnJohn ne réagissait pas. Pourtant quelque chose s'éveillait dans son âme de chevalier. Un chevalier se doit d'être chevaleresque, de faire preuve d'audace et de courage, de batailler pour la veuve et l'orphelin, donc pour les veufs aussi... Il se leva, desserra à contre-cœur son emprise sur le bras de la jeune fille et se dirigea vers Héraclès qu'il tira par sa peau de lion : « Dis-dis donc, Héra-héra-raclès, dit-il, tutu, tutu n'es, n'es pas jà, jà 'scendu, auz' Henfers ? »

Héraclès se tut. Il allait lui raconter pour la treizième fois comment il avait noué ensemble les têtes de Cerbère (à croire que notre héros ne disposait que d'une seule technique de combat), lorsqu'il s'avisait enfin des sanglots qui résonnaient dans le palais. La jolie servante pleurait, la joueuse de flûte, profitant de l'intermède, hoquetait bruyamment. Mais enfin que se passe-t-il dans cette maison ? tonna Hercule, repoussant son assiette qui se brisa

sur le sol en mosaïque. Les servantes s'arrêtèrent immédiatement et la plus jolie reprit son récit : la maîtresse de maison, la jeune et belle Alceste, était morte ce jour-là, et gisait blanche et pure dans sa chambre à coucher, prête à être livrée aux flammes. Toute la maisonnée se lamentait autour de son corps, son époux Admète, ses enfants, ses beaux-parents, et tous les domestiques, affligés par la perte d'une si noble dame.

Les yeux d'Héraclès roulaient dans leurs orbites. Comment ? tonitrua-t-il, il y a un défunt dans cette maison, et l'on m'accueille et l'on me laisse chanter sans rien m'en dire ! Il arracha la couronne qui ceignait encore sa tête. Il regarda JohnJohn avec des yeux furibonds : il aurait pu l'avertir, au lieu de le laisser se comporter de la sorte ! Eh bien puisque c'était ainsi, il n'avait qu'à descendre aux Enfers pour rechercher la dame, il n'y avait plus que ça à faire, pour s'excuser ! Moi, ébaucha la bouche arrondie de stupéfaction de JohnJohn, sans qu'aucun son se décide à en sortir. « Oui, toi, imbécile, faux frère ! » Puis, avec un soupir : « Bon, je vais venir pour te donner un petit coup de main. »



Seconde partie

Le chemin était long et brumeux; JohnJohn marchait voûté, le bouclier en avant, en reniflant à cause de l'humidité ambiante, sans pouvoir attraper son mouchoir coincé dans la manche de son armure. Il avait d'abord essayé de rester derrière Héraclès, pour être protégé par sa grande carrure, mais avait dû renoncer. Héraclès titubait, et menaçait régulièrement de l'écraser sous sa masse. Par conséquent, il s'était décidé à prendre la tête de l'expédition. Malgré l'obscurité, il était difficile de passer inaperçu à cause de la démarche lourde de son compagnon et de ses fréquents hoquets.

Finalement, JohnJohn entendit le bruit sourd d'un corps qui s'abat. Il se retourna, secoua le bras de son compagnon allongé... Un ronflement lui répondit, tandis que la main d'Héraclès écartait l'importun et le projetait contre un rocher glacé. Ce n'était rien comparé aux sueurs froides qui coulaient dans le dos de JohnJohn : Héraclès venait de sombrer dans le sommeil, l'abandonnant seul au milieu du gouffre noir, lui qui n'avait dû son adoucement qu'aux points obtenus à l'épreuve écrite d'histoire de la chevalerie ! Comment pouvait-il s'endormir là, dans cette humidité inhospitalière ?

dans ce silence traversé de bruits inquiétants ? comment pouvait-il s'endormir alors que fondait sur eux cet étrange volatile ?

A peine JohnJohn eut-il le temps de le voir qu'il s'était déjà posé devant lui, menaçant : « Vou-vou, vouvou, vous êtes, pro, proprio-proba, sûrement Thanatos ? » bégaya le pauvre JohnJohn en essayant de dégainer son épée, sans succès. Il aurait dû la nettoyer plus souvent. En même temps, elle servait si peu, et les accidents étaient si vite arrivés...

Tandis qu'il s'escrimait, il lui revint en mémoire une histoire que lui racontait sa mère, celle d'un certain Orphée, qui avait réussi à pénétrer aux Enfers en chantant. Ma foi, il pouvait déjà essayer ça. Et de se mettre à chanter, en bégayant, la chanson à la gloire du vin et de l'amitié qu'il avait entendu Héraclès chanter quelques heures auparavant.

L'effet fut immédiat : on entendit, des profondeurs de la caverne, le long hurlement d'un chien qui hurle à la lune. Un autre cri, puis un autre encore s'unirent au premier. On n'entendait plus chanter JohnJohn, qui s'égosillait de plus belle. La forme noire et ailée s'était remise à voler et décrivait au-dessus de lui des cercles nerveux. Finalement, une silhouette surgit de la brume et poussa un grand cri :

« ASSEZ ! Qui ose ainsi troubler ces profondeurs par ces cris discordants ? » C'était une femme au teint livide, moulée dans une robe noire brodée de salpêtre et de toile d'araignées.

« Je suis Perséphone, l'impératrice du royaume des Ombres. Que viens-tu faire, vivant, au pays des âmes légères ? Ce n'est pas un endroit pour toi, débarrasse le plancher ! »

JohnJohn tenta de s'expliquer. Il bredouilla, bafouilla, pria difficilement la dame de l'excuser pour cette intrusion, admira le vestibule du palais, fit comprendre que son ami épuisé (et un peu ivre) la remerciait par sa bouche de son hospitalité, qu'il était désolé de ce manque de tenue, qu'il serait flatté de porter ses couleurs lors d'un prochain tournoi (si toutefois il dépassait les éliminatoires), qu'il... La reine des Ombres l'interrompit d'un nouvel « ASSEZ ! » bien avant qu'il ait eu le temps de dire tout cela. « Va-t'en cuver ton vin ailleurs, ivrogne ! et rends ces terres à leur profond silence ! »

Perséphone s'éloignait, tandis que les cris des chiens, quelque part dans le noir, devenaient plus menaçants, et que le démon ailé l'attrapait par les

épaules et le poussait vers la sortie avec des coups de pied au derrière.

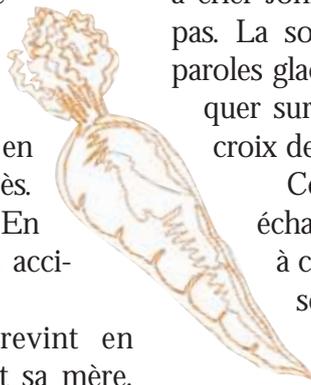
« Je viens, je vien-viens... ALCESTE ! » se mit à crier JohnJohn, et pour une fois il ne bafouilla pas. La souveraine tourna la tête et lui dit ces paroles glaciales : « Trop tard ! Elle vient d'embarquer sur la nef infernale... Tu peux faire une croix dessus ! »

Cependant JohnJohn se débattait pour échapper aux coups de Thanatos et il se mit à courir droit devant lui. Plutôt que vers la sortie, son sens de l'orientation le mena sur la berge du fleuve infernal, et il aperçut dans la lumière mourante les traits d'une belle femme triste à l'arrière d'une barque qui quittait le quai. N'écouterant que son courage, ou plutôt n'arrivant pas à freiner son élan, notre héros se retrouva barbotant dans le fleuve. En fait, ce n'était pas vraiment un fleuve ; plutôt une sorte de coulée de boue glacée, dans laquelle les rudiments de brasse qu'il avait appris au cours d'un séjour à la mer ne lui furent d'aucune utilité. De plus, son armure l'entravait et la pudeur l'empêchait de s'en débarrasser là, au milieu de tout ce monde, malgré l'épaisseur de la brume et le manque de limpidité du fleuve. Cependant, une corde qui servait à l'amarrage flottait à l'arrière de la barque et JohnJohn s'y accrocha résolument, réduisant à néant les efforts du batelier qui poussait sur une longue perche pour faire avancer le bateau sur les eaux peu fluides.

« Eh vous, là-bas, lâchez ça tout de suite et attendez votre tour ! Non mais franchement ! comme si vous n'aviez pas tout le temps devant vous ! Je parie que vous n'avez pas votre obole ! Passager clandestin ! » et il brandissait maladroitement la perche gluante de vase en menaçant de l'abattre sur JohnJohn.

Celui-ci avait remonté la corde et se trouvait maintenant très près du spectre blanc et mélancolique qui devait être Alceste. Ignorant les menaces du vieux batelier, il entreprit de lui parler : « Ve-ve, ve-ve, venez a, a, a-vec moi ! » essayait-il de crier en tendant vers elle une main boueuse. La jeune femme se précipita en arrière et poussa de grands cris : « A moi, au secours ! Laissez-moi tranquille ! Aaahhh ! » Cependant JohnJohn avait réussi à agripper sa robe, et, déséquilibrée, la jeune femme tomba à l'eau en hurlant.

JohnJohn l'attira à lui. Il avait lâché la corde et se rendit compte qu'il avait pied -le fleuve n'était en fait pas très profond. Prenant la jeune femme dans



ses bras à la manière d'un pompier sortant d'un brasier une victime évanouie, il entreprit de regagner l'autre rive. Sauf que la victime ne cessait de gesticuler, de lui assener coups et claques, et de pester au sujet de sa belle robe qui était foutue.

Sur la berge, un comité d'accueil les attendait : il y avait là Thanatos, Perséphone, mais aussi un énorme chien à trois gueules et toute une armée de chauve-souris...

Des vapeurs brûlantes montaient des deux baignoires où étaient étendus JohnJohn et Héraclès. Des servantes entrèrent avec des flacons d'huile de bain et celle qui s'approcha de la baignoire de JohnJohn tordit un peu le nez, tant l'odeur de vase et de pourriture restait prégnante. « Je verse tout le flacon » fit-elle d'autorité, et JohnJohn sentit une délicate odeur de fleur se mêler atrocement à la puanteur des marais infernaux.

Héraclès, très en forme, aspergeait d'eau les servantes. Il leur racontait pour la cinquième fois comment il avait fait des nœuds avec les trois têtes de Cerbère, décoché un bon coup de poing dans l'estomac de Thanatos et fait une révérence à Perséphone, avant de saisir Alceste hurlante et de la ramener au pas de course chez Admète. JohnJohn avait eu du mal à suivre, car il était assez

mal entraîné. Des exercices réguliers de manie- ment de la massue et de course en peau de bête ne lui feraient pas de mal ! Et puis, ajoutait Héraclès, un sommeil réparateur, c'était important pour garder la forme. Bien dormir, c'était son secret pour accomplir les plus grands exploits !

Admète entra, expliqua à Héraclès qu'Alceste ne paraîtrait pas devant eux ce soir-là car elle devait d'abord subir quelques rites de purification...

- Et prendre un bon bain, gloussa Héraclès, qui parfois manquait de délicatesse.

... Mais que le reste de la famille lui exprime- rait toute sa reconnaissance au moment du dîner et que, de toutes façons, la maison serait toujours ouverte et la table mise pour celui qui avait ramené sa chère épouse de la mort... ainsi que pour ses amis, ajouta-t-il avec un air pincé à l'intention de JohnJohn, toujours englué dans son bain de vase.

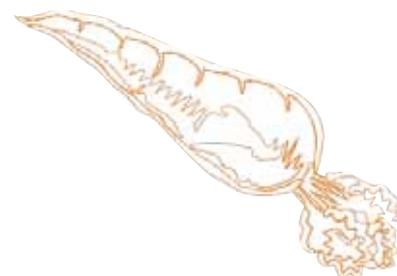
- Tu vois, frerot, conclut Héraclès, quand on est poli et qu'on sait se rendre utile, on est toujours bien accueilli partout. Prends-en de la graine.

Et il plongea la tête sous l'eau.



JohnJohn et le dragon d'or

MAP





JohnJohn rentre chez lui

InFolio

Clopin-clopant, chemin faisant, JohnJohn s'en retournait chez lui. N'ayant jamais osé approcher d'un cheval, c'était à pied qu'il se déplaçait. Et la cheville qu'il s'était foulé en s'enfuyant à la vue de l'ombre d'un chat le faisait horriblement souffrir.

Apercevant au loin un paysan venant en sens inverse, il regretta vivement d'avoir pensé prendre ce chemin.

Il se gratta le nez. Comme le prouvait l'épée qu'il portait, il était chevalier et se devait de présenter bien. Il rajusta donc dignement sa tunique, roussie par les flammes d'un dragon, alors qu'il fuyait d'une grotte où il avait souhaité passer la nuit.

Il entreprit alors de bifurquer vers le champ pour contourner l'homme à distance respectable, de peur de se faire attaquer. On n'est jamais trop prudent : derrière un paysan affamé peut se cacher un brigand prêt à vous dépouiller voire à vous tuer.

A cette pensée, son ventre se mit à ronchonner. Il s'était fait dépouiller 3 jours plus tôt pendant qu'il dormait. La bourse, déjà peu remplie, qu'il portait alors à la ceinture avait été tranchée. Une chance pour lui, le baluchon qu'il avait caché dans un arbre n'avait pas été trouvé, mais outre son nécessaire de toilette, il ne contenait qu'un vieux quignon de pain qu'il eut tôt fait d'avalier.

Ça faisait maintenant deux jours qu'il ne dormait plus. N'ayant plus un écot et n'arrivant pas à se résoudre à voler sa pitance, ça faisait également 2 jours qu'il se contentait de boire l'eau de quelques rivières et de cueillir des baies sur des arbustes. La vue de carottes débordant de la gibecière du paysan empira sa faim.

Il avait hâte de rentrer chez lui et retrouver son jardin où des légumes croissaient paisiblement. Pas d'animaux, c'eût été trop risqué de se faire mordre.

Il se gratta le nez, lissa sa moustache, regrettant qu'elle eut été raccourcie de manière dissymétrique la veille alors qu'il avait sursauté pendant qu'il se rasait. Un coq s'était mis à chanter, alors qu'il se croyait seul. Il n'avait pas remarqué de nuit la ferme qui se situait à coté du fossé qu'il avait choisi pour se reposer et faire sa toilette.

Rajustant son maigre baluchon, remontant la

ceinture craquelée qui lui enserrait la taille et à laquelle pendouillait son épée, il regagna le chemin, non sans un dernier regard circonspect et affamé au paysan. Il se gratta à nouveau le nez.

Il savait qu'il lui restait encore deux villages à contourner avant d'atteindre sa cabane isolée. C'était toujours ça le plus compliqué quand il se déplaçait. Là où d'autres pouvaient traverser les villes en ligne droite, lui faisait toujours un détour bien large pour éviter les habitations. Et forcément quand il se présentait un fleuve que le pont du village aurait si facilement permis de traverser, il l'évitait et devait se débrouiller pour traverser autrement.

D'ailleurs, il y avait encore un fleuve à franchir et, à sa connaissance, aucun pont en rase campagne avant des lieues. Une fois de plus, il allait devoir se résoudre à couper un tronc d'arbre avec sa piteuse épée qui ne tranchait plus depuis bien longtemps, et s'en servir comme bouée pour traverser. Autant essayer d'en repérer un de suite, à l'écart du chemin.

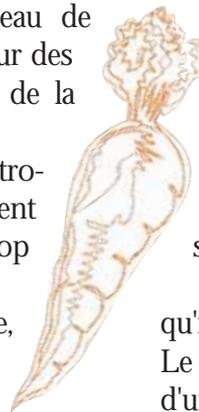
Mais là où ça se compliquait, c'est que des vaches paissaient à coté du bosquet qu'il convoitait car il était situé près d'un gué. Il décida donc de contourner le pâturage pour accéder au bosquet par l'arrière.

Il quitta le chemin et traversa un roncier qui finit de déchirer le bas de son pantalon. Une chance qu'il ne fût pas en fleur ; il n'aurait pu supporter l'idée de s'approcher des insectes butineurs qui peuplent ce genre de végétation. Il se consola avec quelques mûres qui calmèrent un peu sa faim.

Longeant le pâturage, il arriva à l'arrière du bosquet. Il dégaina alors les 20 cm de sa lame émoussée et entrepris d'abattre un tronc d'arbre. Ca lui prit une bonne heure et sa lame s'en trouva d'autant plus cabossée.

Au prix d'un dernier effort, il souleva le tronçon qu'il venait de découper et l'amena au bord de l'eau. Le problème de ce gué, c'est que c'était la moitié d'un gué. Le fond ne se relevait que sur la moitié de la largeur du fleuve... la moitié située de l'autre côté du fleuve.

S'efforçant d'oublier qu'il y avait des poissons dans le fleuve, il avança dans l'eau en amont du gué. Mi-pataugeant, mi-pédalant, sa cotte de maille l'alourdissant, et s'accrochant au morceau de bois, il



espérait atteindre la moitié de gué sans que le courant ne l'entraîne trop loin.

Le baluchon glissa de dessus sa tête où il était posé pour éviter qu'il ne prenne l'eau. Il le rattrapa d'une main in-extremis, commença à remettre le baluchon en place. Ce faisant, son nez se mit à le démanger. Sa seconde main lâcha le tronc d'arbre qui, recouvrant sa liberté brutalement, par un effet d'action-réaction, fusa à la surface de l'eau. JohnJohn se débattit alors dans l'eau comme un désespéré tandis que le courant l'entraînait.

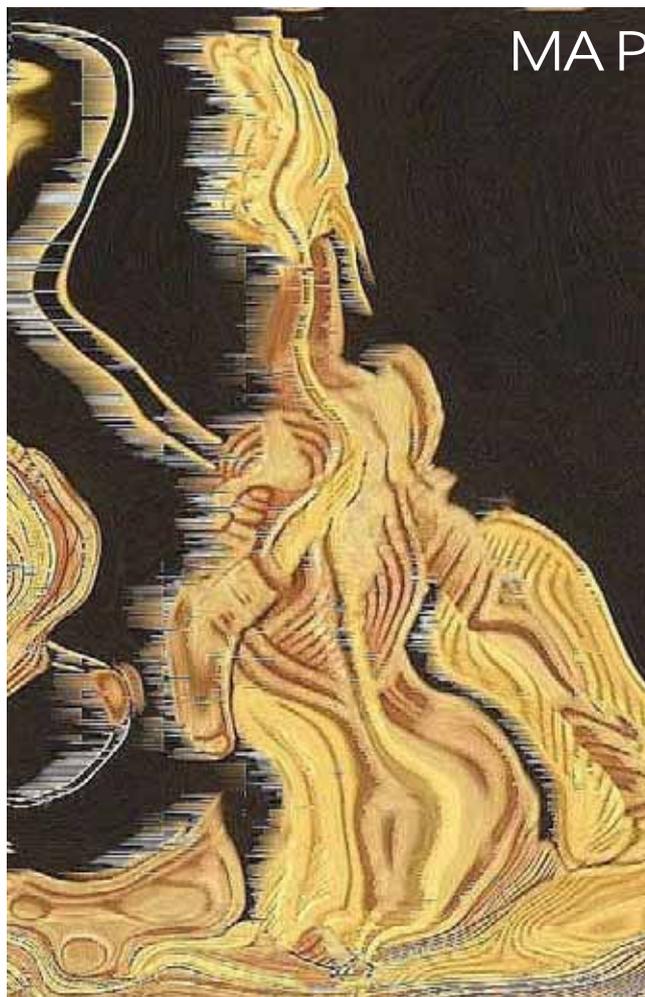
Il fut sauvé quand ses jambes prirent contact avec le haut fond, là où le gué prenait naissance.

Mais quelque chose frôla à ce moment sa jambe : peut être une plante, plus probablement un poisson. Il recroquevilla ses jambes et perdit le contact avec le fond.

Quelques interminables minutes plus tard, il rejoignit la berge. C'est trempé et grelottant qu'il continua son chemin. Une idée ne quittait pas son esprit : sa mère pourtant connaissait ses répulsions, pourquoi l'avait-elle fait manger ? Et le fait qu'elle soit décédée avant même qu'il n'arrive n'arrangeait rien. Il avait fait tout ça pour rien.



JohnJohn contre le vent



Le chevalier JohnJohn à la chasse

Tilu

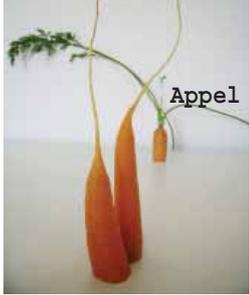
« La chasse est l'une des distractions favorites des Chevaliers.

Elle est dangereuse.

Les chevaliers affrontent à l'épée ou à la lance les bêtes sauvages.

Les blessures souvent graves voire mortelles ne sont pas rares. »

(Georges DUBY in « La Chevalerie », Ed. Perrin)



Feuilleton du dimanche « Matins anachroniques »



Papistache

Joyeux anniversaire, Georges

Episode N°1

« Lundi 17 mars 2008 »

- Écrivez la date !

Georges, un bâton de craie à la main, écrit, en haut et à droite du tableau, le sésame de la journée. Lundi 17 mars 1974.

1974 ! Il vient de révéler la date de son anniversaire. Lapsus calami ! Un de plus ! Décidément, il ne se sent pas dans son assiette. Trop tard pour corriger, il va devoir s'expliquer. Léa, effrontée comme aucune, ne va pas manquer de laisser fuser une pique dont elle entretient l'art.

- Hé, m'sieur, on n'est plus sous De Gaulle !

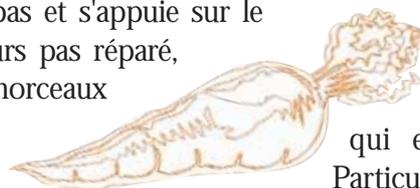
De Gaulle ! Penser à noter la date de son décès sur la frise historique qui jaunit au-dessus du radiateur.

Georges attend les quolibets. Sa réponse, héritée de Jules Ferry, est peaufinée : « Ah ! Quand même ! Une qui s'intéresse. Je pourrais vous faire gober n'importe quoi ! Quelqu'un pourrait me dire qui présidait la France en 1974 ? »

Rien ne vient. Dormiraient-ils tous ? L'instituteur pivote lentement sur les talons et fait face à sa classe. Vingt-neuf garçons et filles bien décidés à laisser leur empreinte dans la mémoire de l'école avant de la quitter définitivement pour le collège Prosper Pindépice.

Pas un mot ! Pas un rire ! Pas l'ombre d'une onde de sarcasme ! On lui a volé sa classe !

Il chancelle, recule d'un pas et s'appuie sur le rebord du tableau qui, toujours pas réparé, bascule et projette en l'air les morceaux de craie qui n'attendaient que cela. Simple loi physique.



Léa, elle-même, est méconnaissable ! Un camaïeu de gris remplace les couleurs vives des tenues onéreuses qu'arborent ordinairement ces quelques trente gosses de riches.

- Tu verras ! une école de centre-ville. C'est un remplacement aux petits oignons, avait souri le conseiller pédagogique !

Il aurait préféré un poste à la campagne, mais voilà, quand on change de département, la première année, on ne fait pas la fine bouche. On prend ce qu'on nous donne.

Grise, terne et mortelle, voilà comment lui apparaît sa classe. Il promène les yeux sur les tables de bois ciré et s'étonne de ne croiser aucun regard. Nuques docilement courbées vers les cahiers aux réglures seyès, les écoliers -ce mot lui est venu spontanément, d'ordinaire il pense les « gosses » ou les « minots »- s'appliquent à calligraphier la date inscrite au tableau.

Dans un mouvement quasi synchronisé les porte-plumes viennent se ranger dans la rainure creusée au cœur du plateau de chêne. Bras croisés, les enfants attendent les instructions du maître.

Décontenancé, Georges ouvre néanmoins son livre de mathématiques, se dirige vers le tableau et copie l'énoncé du problème qu'il a choisi hier soir, tard, à la lueur de sa lampe de chevet. Un problème simple, à une opération. Ses formateurs le lui avaient martelé : « Georges, pas de zèle ! Feu vert pour tout le monde. Tu ne dois pas décourager tes élèves en leur soumettant des énoncés au-dessus de leurs capacités. » La Constante Macabre d'André

Antibi sonne à ses oreilles. Pourtant, mû par une impulsion, Georges tourne les pages de son manuel et s'arrête sur celle des horaires. Le problème N° 9 ! Celui qui est signalé par une astérisque bleue. Particulièrement difficile. Dans un silence glacial

-c'est d'ailleurs vrai qu'il fait froid, ce matin- il copie l'énoncé abscons. Une impulsion...

Comme un seul homme, les enfants s'emparent de leurs cahiers. Georges s'appuie au radiateur glacé et contemple médusé les colonnes vertébrales arquées, tendues vers la recherche de la solution au problème. On entend l'air siffler dans les bronches de Vanessa l'asthmatique, la fille du pharmacien.

L'heure passe comme une minute de recueillement devant le monument aux Morts. Un à un, les cahiers se ferment et les bras se croisent sur les pupitres. Georges ne pense plus, il s'est persuadé qu'il est décédé d'un arrêt cardiaque. Alors, c'est donc ça le purgatoire ?

La cloche annonçant la récréation retentit. Les élèves se lèvent en bloc et se rangent face au couloir.

Une cloche ? La directrice a fait poser une cloche ?

- Avancez, s'entend-il dire à la colonne des petits hussards gris.



Le défi aux Fanes

à suivre...

InFolio

Règle

Lorsque **Papistache** a proposé aux Fanes son feuilleton, il leur a aussi lancé un défi : réécrire chaque épisode en adoptant **un autre point de vue...**

Aahhh, ça faisait trop longtemps que nous étions enfermées ici, serrées les unes contre les autres. Je me morfondais. Enfin, le toit de notre prison a été ôté, et deux beaux doigts roses m'ont attrapée, en enfonçant délicatement deux ongles dans mon extrémité accessible.

Un vol plané, délicatement serrée, et me voilà qui remplis enfin mon rôle. Dans de belles et délicieuses arabesques, je me mets à dessiner des courbes et des formes sur une surface verte. C'est un réel plaisir de se sentir enfin utile après une si longue période d'enfermement. J'aime travailler ainsi, car c'est véritablement un grand travail d'artiste.

Voilà, mission accomplie. J'ai perdu un peu de moi dans cette histoire, mais tant pis.

Dans la salle des professeurs, ses collègues devaient comme si de rien n'était. Melle Daix s'est déjà connectée sur son forum de discussion. A la récréation de dix heures, l'ordinateur lui appartient. Sur la table basse, la presse syndicale se macule de cercles caféinés tangents ou sécants. Trois téléphones portables sonnent en même temps. L'ambiance ordinaire et si caractéristique...

- Comme tu es pâle, Georges ! s'inquiète Julie, sa jeune collègue en charge des CP 3. Prends mon café. Je m'en ferai un autre. Oh ! Tes mains sont brûlantes. Tu me fais peur ! Ecoute, le mieux, ce serait que tu rentres chez toi te mettre au lit. J'avise Solange, elle va organiser l'accueil de tes élèves dans les autres classes. Pendant ses temps libres, Julie anime les sessions de la Croix-Rouge, elle a l'œil sûr.

Privé de toute réaction, Georges se laisse entraîner vers sa voiture. Julie le regarde s'éloigner puis se ravise et veut le retenir. « J'aurais dû lui conseiller de prendre le bus ! S'il lui arrive quelque chose, je m'en sentirai responsable... »

Les Fanes ne se sont pas dérobées et cette semaine **InFolio** minéralisée nous raconte le premier épisode du nouveau feuilleton « **Joyeux anniversaire, Georges !** » **du point de vue de la craie.**

Oh, aïe ! Et pourquoi suis-je soudain serrée si fort ?

Ah, enfin, les doigts me déposent, allongée sur une surface où d'autres craies à des stades plus ou moins avancés de dé-craie-pitude se trouvent elles aussi.

De là, je vois s'éloigner les doigts, ils sont reliés à un grand corps. Plein d'autres grands corps, mais un peu plus petits quand même, s'agitent face à moi.

Le grand grand corps revient vers nous.

Quel idiot ! il vient de toutes nous faire tomber brutalement. Me voilà en deux morceaux. Pourvu que je ne finisse pas écrasée.

Je n'aime pas devenir double comme ça, après, je ne sais plus à quoi je pense.

Les auteurs d'avril

Moi non plus, je ne sais plus à quoi je pense.

Ca y est, ça commence.

Le grand corps se baisse, ramasse quelques craies. En repousse d'autres dans un coin. Ah, ma moitié vient de s'envoler. Et moi, je reste là, à l'ombre, sous ce meuble. Bon poste d'observation.

Tant mieux, restes-y ! Ici, sur la réglette du tableau, je suis bien mieux. Je vais resservir, moà !

Pff, jalouse !

Une boulette de papier vient d'atterrir près de moi. Un objet à la main (de mon point de vue, en contre-plongée, j'aurais tendance à dire qu'il s'agit d'un livre), le grand grand corps arpente la classe et énonce :

« Prenez votre livre page 66. Exercice n° 2 ... non n° 9 ».

Les petits grands corps s'agitent. Hey, ma moitié est réquisitionnée !

Bien fait. A moi les belles courbes, les arabesques...

Que le temps est long là dessous. En plus, l'activité de la classe est si intense que je n'arrive même plus à entendre les quolibets de ma moitié ; mais en même temps, dois-je m'en plaindre ?

Au bout d'un temps interminable...

Ah, les petits grands corps sont tous partis de mon champ de vision. Le grand corps part à son tour.

Bon, ben ... euh... Hééé ! Je suis lààà !

Hin hin hin !

Bon, arrête ce rire sarcastique, s'il te plaît, ce n'est absolument pas drôle.



ANNICK BOTT



Retraitée de l'enseignement de SVT. J'ai deux grands enfants. Je partage mon temps entre la lecture, des promenades dans la nature avec mon homme, des activités associatives, et ma passion des fleurs.

CARO_CARITO



J'écris depuis... très longtemps. Je lis depuis encore plus longtemps. Sinon trois brigands, un job prenant où étrangement... je lis et j'écris et corrige aussi, ne m'empêchent pas d'y replonger le soir.

Mais dans un terreau moins aride. Une partie de mon éducation livresque est originaire d'Amérique latine, mon imagination galope bride abattue et j'aime y mettre une touche irréelle.

Mais pas toujours.

Blog : [Les heures de coton, et les 1001 vaches](http://lesheuresdecoton.canalblog.com)

<http://les1001vaches.canalblog.com>

INFOLIO



L'InFolio est un mammifère bipède nomade social à tendance asociale. Lors de sa lointaine jeunesse, l'InFolio a rencontré un autre mammifère

bipède appelé le professorus de français. Celui-ci était doté d'un don de voyance, et lui avait prédit une carrière littéraire et non scientifique. Ce savant n'avait ni tout à fait tort ni tout à fait raison. L'InFolio dévore les livres autant que les sciences dévorent l'InFolio :

Parfois l'InFolio essaye d'attraper en vol des photons pour leur demander leur numéro de matricule. L'InFolio mène aussi, à ses heures perdues, des recherches sur la relativité du temps liée l'évasion par l'imaginaire et le rêve, et sur le dépôt en couches minces de pigments sur un substrat à base organique.

Blog : [InFolio dans tous ses formats](http://infolio.over-blog.com)

JOSE FA



J'aime me lever tôt, traîner dans un peignoir rouge et vert, Pastroudis en décembre, me faire avoir par les trompe-l'œil, manger des fish&chips à la sortie du cinéma. Je relis régulièrement les mêmes livres. J'ai pleuré à mon premier concert. J'ai longtemps rêvé d'habiter au bord de la mer.

Quand il faut faire quelque chose, je barbouille, je gribouille, je griffonne, je rature, et je m'arrête en principe avant d'arriver au point ou au trait final.

MAP



Amie de la nature et des jeux de mots pour lutter contre tous les maux !

PAPISTACHE



Papistache ne vit que depuis 322 matins.

Son existence étant courte, sa biographie sera brève.

Conçu une nuit de Saint-Sylvestre porté une demi-douzaine d'heures, il est né un matin de janvier 2007 à 6 h 01, déjà vieux, chauve et sage !

Il se ressource au contact de l'humus et s'oxygène en plantant un genou en terre.

Physiquement, c'est la silhouette de Don Quichotte, sa curiosité s'apparente à celle de Pinocchio, son âme s'inspire de l'épopée de Lancelot du Lac et le Philémon de Fred est son camarade de jeux.

Le dos de l'Espagnol, les articulations de l'Italien, la candeur du Breton, et l'épaisseur de papier du dernier, vous vous doutez que derrière s'agit un montreur de marionnettes.

Mais devant le spectacle de Guignol et Gnafron, qui se soucie d'apercevoir la tête de celui qui, par nécessité professionnelle, se tient derrière le castelet ?

Blog : [Papistacheries](http://papistacheries.canalblog.com)

<http://papistacheries.canalblog.com>

ROSE



Née : il n'y a pas si longtemps.

S'incarne aussi bien en Blanche fleur qu'en Madame Bovary.

Voyage : à l'autre bout du monde, dans sa tête.

Aime : écrire, hésiter juste avant d'écrire, s'enfermer entre d'épais remparts de livres et autres pape-rolles.

Blog : [Ce que dit Rose](http://rosealu.canalblog.com)
<http://rosealu.canalblog.com>

STELLA SABBAT



Elle, c'est Adèle*. Et Adèle, elle est infiniment moins socialement conforme que moi, plus évidemment anarchiste, plus radicalement féministe, plus résolument dans l'action, plus courageuse aussi..., mais j'y travaille.

* Adèle Blanc-Sec, dont Jacques Tardi conte et illustre avec talent les Aventures Extraordinaires.

TILU

Elle regarde
Elle sent
Elle touche
Elle écoute
Elle goûte
Elle capture le monde dans sa boîte à images
Elle dessine
Elle chante
Elle écrit
Elle aime

Quelques fois, elle parle avec les ours... et les lutins...

Elle rêve...

C'est sa vie...

Blog : [Un jour et pas l'autre](http://unjouretpaslaautre.blogspot.com)

<http://unjouretpaslaautre.blogspot.com>



VA NINA



Je suis née le 23 juin 1964 à Paris, dans un milieu artistique. C'est pourquoi je pratique encore ceci delà la sculpture sur ballons.

« Petite dernière » d'une famille de 6 enfants. J'ai été prénommée Vanina grâce à une superbe danseuse mi-corse mi-berbère que mon père allait

« croquer » (dessiner) dans l'atelier du chorégraphe Malkovsky.

A 15 ans, je me suis retrouvée paraplégique suite à un accident de sport. La cavalière que j'étais a renoncé à l'équitation, pour, 20 ans plus tard, devenir meneuse (atteler des chevaux).

J'ai un D. E. A. d'arts plastiques et travaille comme directrice artistique en P. A. O.

« On » me dit collectionneuse de collections...

J'ai un fils né en 1987 dont le père est décédé en 1995. J'ai retrouvé en 2005 mon premier Amour ; il est l'homme de ma vie !

Deux aphorismes qui accompagnent ma vie :

« Il ne faut jamais oublier ses rêves... »

« Ma liberté s'arrête là où celle des autres commence. »

Sourire

Blog : [Art'moureusement vôtre](http://artmoureusement.votre)

<http://artmoureusement.canalblog.com/>

Ce **web-numéro** a été réalisé par

E kwerkwe,

InFolio,

Rose

et S tellaS abbat !



Mentions légales

« Les photos, peintures et textes de ce Fanzine ne sont pas libres de droit. Toute reproduction, même partielle des images et des textes est strictement interdite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). »

Glossaire

SFFF et (S)F

Science-Fiction, Fantasy & Fantastique. *Fanes de carottes* traite de (science) fiction - c'est à dire de science-fiction, de fantasy, de fantastique, mais de n'importe quel autre genre littéraire aussi (d'où les parenthèses). Parce que ce qui compte, c'est le mélange des genres !

Fanzine

Le fanzine (contraction de **fanatic magazine**) est un périodique (ou apériodique) indépendant, créé et réalisé de manière désintéressée par des passionnés de bandes dessinées, de science-fiction, etc., et diffusé à un très petit nombre d'exemplaires.

Blog

Un blog ou blogue (aphérèse de **web log**) est un site Web constitué par la réunion d'un ensemble de billets (appelé aussi notes ou articles) triés par ordre chronologique. Le blogueur (tenant du blog) y publie un texte, souvent enrichi (illustrations, hyperliens, etc.) sur lequel chaque lecteur peut le plus souvent apporter des commentaires.

Blogzine

Le blogzine de *Fanes de carottes* est un magazine, mensuel, publié sous forme de blog. La publication des articles est étalée sur le mois, à raison d'un tous les jours (ou tous les deux jours).

Fanes de carottes - mode d'emploi

Fanes de carottes est un blogzine qui traite de (science) fiction - voire de SFFF.

Fanes de carottes c'est, comme dans un magazine papier avec des rubriques variées : des textes, des illustrations, des feuilletons, des articles de fond, des chroniques, des jeux, des recettes, des définitions, un courrier des lecteurs...

Tous les mois, nous lançons divers appels pour préparer les numéros à venir. Vous avez une idée, une envie, un peu de temps ? Un clavier, des crayons de couleur, un appareil photo ? Surtout, vous avez envie de vous amuser ? Il suffit d'avoir envie, tout le monde peut participer !

Dans les catégories du blog, vous trouverez :

- les appels en cours : tous les détails sur les appels à textes, à jeux, à feuilletons du moment, auxquels vous pouvez participer.

- les appels permanents : les recettes littéraires, le dictionnaire de la SFFF, auquel sont venus s'ajouter le port-folio et les vœux sont ouverts en permanence, vous pouvez jouer quand vous voulez.



Appels permanents

Dictionnaire illustré de la SFFF

Noms propres

Noms communs

Adjectifs

Verbes

Adverbes

Locutions adverbiales...

Le principe :

- une **définition** comique, technique ou fantaisiste (en 1 000 signes maximum), et
- une **illustration**.

Recettes littéraires

Des recettes à base de fanes et/ou de carottes. Pour jouer, on écrit un **texte** décrivant de la façon la plus littéraire possible l'élaboration d'une recette de cuisine, sucrée, salée, voire sucrée/salée, ainsi que la saveur du plat, son arôme, son aspect...

Et on joint une **photo** (voire plusieurs) du résultat (ou à la limite un très beau dessin). Pas de science-fiction ici (enfin, seulement si vous y tenez), mais de la gourmandise et de l'épicurisme.

